

**LE REALISME MAGIQUE suivi de
NOUVELLES ORIENTALES ET DESORIENTEES**

par

Ook CHUNG

**Mémoire présenté à la
Faculté des études supérieures et de la recherche
dans le cadre de l'obtention
du diplôme de
Maîtrise es arts**

**Département de langue et littérature françaises
Université McGill, Montréal**

Automne 1991

© Ook Chung, 1991

RESUME

Terme créé en 1925 par le critique d'art Franz Roh, le réalisme magique désignait à l'origine une forme de peinture post-expressionniste. Peu après, des écrivains tels que Massimo Bontempelli, Johan Daisne, Franz Hellens, l'adaptent à la littérature et en font un genre qui allie à la fois le souci du réalisme et un fantastique intérieur. C'est cette "intérieurité" qui sépare le réalisme magique du fantastique conventionnel. Avec le "real maravilloso" d'Alejo Carpentier, cette intérieurité prend une dimension collective et cela explique peut-être pourquoi le réalisme magique est de nos jours associé à la littérature de l'Amérique latine. La deuxième partie de ce mémoire est consacrée à des nouvelles fondées pour la plupart sur une esthétique du réalisme magique.

ABSTRACT

Created in 1925 by the art critic Franz Roh, the term magic realism originally meant a form of post-expressionist painting. Soon thereafter, writers such as Massimo Bontempelli, Johan Daisne, and Franz Hellens applied it to literature and made it a genre combining elements of realism with a fantastic inner world. It is that "interiority" which distinguishes magic realism from conventional fantastic literature. With Alejo Carpentier's "real maravilloso", this interiority takes on collective dimension and that is perhaps why magic realism is nowadays linked to South American fiction. The second part of this thesis is made up of short stories, most of which are inspired by magic realism.

Je tiens à remercier mon directeur de thèse, M. Yvon Rivard,
pour son encouragement et ses précieux conseils.

TABLE DES MATIERES

PREMIERE PARTIE : LE REALISME MAGIQUE

| | |
|-----------------------------------------------------|----|
| Introduction | 1 |
| Histoire du concept | 4 |
| Le réalisme magique en tant que modalité littéraire | 14 |
| Le réalisme magique: jeu épistémologique | 29 |
| Conclusion | 33 |
| Appendice | 35 |
| Bibliographie | 44 |

DEUXIEME PARTIE : NOUVELLES ORIENTALES ET DESORIENTEES

| | |
|---------------------------|-----|
| Les noces de brume | 47 |
| L'aube dangereuse | 67 |
| Le royaume silencieux | 72 |
| Ambigu | 82 |
| Les funérailles de Lazare | 95 |
| La loi de Murphy | 102 |
| Keiko | 108 |

PREMIERE PARTIE :

LE REALISME MAGIQUE

1. INTRODUCTION

L'histoire du réalisme magique ressemble à une pétition de principe. A l'heure même où nous tentons de suivre sa trace dans l'histoire littéraire, la question de sa définition reste encore actuelle. Et tout aussi évasive. Entouré dès ses débuts d'un halo de confusion, son développement sporadique au cours des années a résulté en une pluralité de sens en partie liée à son extension dans plusieurs domaines artistiques ainsi qu'à son appropriation par divers milieux culturels.

Encore aujourd'hui, le réalisme magique demeure un genre relativement peu connu en dehors de l'Amérique latine. Sa première formulation remonte pourtant au début de ce siècle lorsque le critique d'art allemand Franz Roh a voulu désigner une certaine forme de peinture post-expressionniste. Ce concept a ensuite été repris par l'Italien Massimo Bontempelli dans le domaine littéraire à peu près au même moment où la traduction partielle du livre de Roh dans la Revista de Occidente introduisait ce concept dans le monde hispanique, culminant plus tard avec le "real maravilloso" du Cubain Alejo Carpentier.

Le réalisme magique n'est ni une école ni un mouvement dans la mesure où il n'existe pas à proprement parler de manifeste, de programme, de groupe déclaré qui lui soient rattachés. Il semble plutôt le fait d'individus isolés, exception faite de l'Amérique latine où il a pris une ampleur inégalée. Il était à prévoir que la prise en charge d'un concept aussi pionnier par des artistes aux horizons culturels aussi variés allait lui faire subir une

multiplicité de sens. Mais les ambiguïtés ne se limitent pas aux diverses acceptions "idéologiques" du réalisme magique. Elles abondent en premier lieu sur le plan de la structure formelle et esthétique. Quelle est la configuration du réalisme magique par rapport au réalisme, au surréalisme, et au fantastique? Selon Amaryll Chanady, trois critères permettent de le définir: la bidimensionnalité, la résolution de cette antinomie sur le plan textuel et la réticence auctoriale. Locution en apparence contradictoire, le réalisme magique constitue un équilibre délicat entre les exigences du réalisme et l'intrusion d'une certaine altérité -forces occultes ou oniriques- par laquelle notre perception d'un monde unidimensionnel se trouve redéfinie.

A l'origine, le réalisme magique désignait surtout la mythologie personnelle et fortement individualisée de certaines oeuvres (exemple, Le Château de Kafka) alors que sa résurgence massive en Amérique latine ces dernières années -avec Gabriel Garcia Marquez comme chef de file- a revêtu cette mythologie d'une dimension collective, profondément ancrée dans une réalité à la fois géographique et spirituelle, fonctionnant comme système référentiel dans l'imaginaire culturel. Selon certains critiques, le réalisme magique résulterait de la "collision épistémologique" de deux différentes cultures, celle de la rationalité européenne et celle de la tradition autochtone du Nouveau Monde. Mais que les racines du réalisme magique soient d'ordre géographique, culturel, individuel ou autre, elles posent indirectement la question de l'universalité d'un tel genre et les variations mêmes

1 qui le sous-tendent nous invitent à une définition qui ne soit ni dogmatique ni figée, mais toujours ouverte et toujours mouvante, à l'instar de certains théoriciens du réalisme magique soucieux de préserver son caractère dynamique et expérimental.

2. HISTOIRE DU CONCEPT

C'est en 1925 que l'expression "réalisme magique" est inaugurée pour la première fois par le critique d'art allemand Franz Roh (1890-1965) dans le domaine pictural¹. Roh entendait par là une forme de peinture post-expressionniste dont l'autre branche était la *Neue Sachlichkeit* ("Nouvelle Objectivité") représentée par G.F. Hartlaub. En gros, on pourrait dire que cette nouvelle tendance post-expressionniste prône un certain retour au naturalisme mais dans un esprit neuf (voir Citation 1 en appendice). Il s'agit de restituer l'univers objectal mais sous un jour problématique ou inédit destiné à faire entrevoir le mystère de la vie.² Le réalisme magique et la *Neue Sachlichkeit* postulent que, s'il est un sens caché à la vie, il se trouve au sein même de la réalité et non pas dans quelque arrière-monde, autrement dit "dans la profondeur de la surface" pour emprunter une expression de Jünger. Mais alors que la *Neue Sachlichkeit* se borne à un rôle suggestif, le réalisme magique est de nature beaucoup plus affirmative et prétend saisir l'essence des choses (voir Citation 2).

Roh dira plus tard qu'il n'avait pas employé le terme de

¹ Franz Roh, Nach-Expressionismus. Magischer Realismus: Probleme der neuesten Europäischen Malerei (Leipzig: Klinkhardt & Biermann, 1925).

² Pour des exemples concrets, se référer à l'ouvrage de Seymour Menton, Magic Realism Rediscovered, 1918-1981 (Philadelphia: Art Alliance Press, 1983), qui contient 24 reproductions.

magie dans un sens ethnologique et c'est peut-être ce qui définit le mieux la frontière entre les deux tendances majeures du réalisme magique (dont l'autre s'inspire du "real maravilloso" de Carpentier). Pour Roh, "magie" est synonyme de spiritualité de l'homme, elle est dans l'être et non dans les faits, elle est l'étincelle par laquelle le mystère de la vie se révèle à l'homme au contact dialectique des choses. La magie, entendue dans ce sens, exclut le miracle, le surnaturel. Ainsi se voient réconciliés les deux termes du syntagme: le réalisme magique s'inscrirait dans le mouvement du réalisme élargi du XXe siècle et l'adjectif "magique" ne ferait que signifier son émancipation par rapport aux paramètres réalistes en vigueur au siècle dernier, en vertu desquels ne serait valable que la réalité empirique.

Roh ne néglige pas entièrement la littérature dans son ouvrage mais l'affaire est expédiée en quelques lignes: selon lui, deux tendances se dessineraient en littérature, l'une rattachée à Rimbaud et l'autre à Zola.³

C'est l'Italien Massimo Bontempelli (1878-1960) qui, en 1927, appliquera le concept de réalisme magique à la littérature dans sa revue franco-italienne 900/Novecento⁴. Il n'est pas sûr

³ Au moment de la parution de son livre, Roh ne connaissait pas encore l'oeuvre de Kafka dont Le Procès (19'4, publié en 1925) et Le château (1914-1922, publié en 1926) ne pouvaient mieux convenir à sa définition.

⁴ Massimo Bontempelli, "Analogies", 900/Novecento, 4, Cahier d'été 1927, pp. 7-13.

que Bontempelli ait été influencé par Roh mais, tout comme ce dernier, il s'insurge contre les excès d'un certain modernisme. Il faut préciser tout de suite que deux étapes ont marqué son évolution: la première, antérieure à 1920, participe du même climat moral et intellectuel qui a donné naissance au futurisme italien (dans cette catégorie il faudrait ranger son roman La vie intense)⁵ tandis que la seconde se démarque nettement de la direction poursuivie par celui-ci. Le futurisme, rappelons-le, s'inscrit dans le contexte socio-historique de l'Italie du premier quart de siècle, alors en pleine ferveur industrielle. Le Bontempelli de la première époque n'a pas échappé lui non plus à ce triomphalisme de la machine et de la vitesse et sa conception de la littérature sera d'abord axée sur une stratégie de la communication en parfaite intelligence avec la logique des mass media naissants. L'écrivain est en somme un homme pressé qui, devant l'urgence de vivre, avance à coups de mythes qu'il s'est forgés lui-même. Ce n'est que plus tard que Bontempelli reviendra sur ses positions pour prôner le retour à un néo-classicisme en opposition avec le futurisme. Selon lui, le modernisme aura été une phase d'émancipation nécessaire mais qu'il faut maintenant savoir relativiser (voir Citation 3). Sans aller jusqu'au culte du Quattrocento, Bontempelli y voit là une expression harmonieuse de ce qu'il souhaite voir accompli dans son réalisme magique,

⁵ Massimo Bontempelli, La vie intense: roman des romans (Paris: Gallimard. 1990; collection L'Arpenteur). La vie intense date de 1920.

c'est-à-dire l'incarnation de l'Idée dans la forme, du spirituel dans la matière, du magique dans le quotidien. Le personnage devient ainsi l'"idée retrouvée" et ce n'est pas un hasard si le réalisme magique italien descend de la *Pittura Metafisica* dont le plus illustre représentant est Giorgio De Chirico. Son roman Dans la fournaise du temps⁶ constitue une méditation philosophique sur le temps et la mort.

Entre 1920 et jusque dans les années soixante, l'écrivain allemand Ernst Jünger (1895-) a laissé dans son sillage des oeuvres que l'on pourrait qualifier de réalistes magiques. Jünger ne se réclamera expressément du réalisme magique qu'en 1964 mais ce terme est abordé dès ses premiers écrits (Le coeur aventureux, 1929). Jünger eut une "illumination" un jour qu'il se trouvait dans un ravin en Sicile, expérience qu'il relate dans sa Lettre de Sicile au Bonhomme de la Lune parue en 1930; là, il put embrasser en un seul regard la vision du soleil et de la lune, symbole de la synthèse entre vie diurne et vie nocturne, entre la réalité et sa face cachée (voir Citation 4).

Jünger se rattache à Roh dans la mesure où la magie est dans l'esprit et non dans le phénomène; elle ne résoud pas les contradictions objectives mais elle permet l'accès à une "superconscience", à un état de voyance que Jünger appellera la vision "stéréoscopique". A cet égard, Jünger se montre plus humble que son compatriote Hielscher pour qui une union mystique

⁶ Id., Dans la fournaise du temps (Paris. Gallimard, 1991; collection L'Arpenteur). Ce roman date de 1937.

avec l'essence de l'Être était concevable; pour Jünger, "l'entrée" (Einstieg) est toujours possible, mais la visée du centre statique au milieu de la roue mobile n'est jamais qu'une "approche" (Annäherung)"⁷ Le visionnaire jüngerien est en quelque sorte un géomètre qui lit l'univers en transparence, qui fait de l'épaisseur du monde une planisphère dont les deux pôles sont visibles simultanément.

Johan Daisne (1912-), un Flamand d'expression néerlandaise, publie en 1942 un roman intitulé De trap van steen en wolken (L'escalier de pierre et de nuages) qu'il qualifie dans sa postface de "fantastico-réaliste". Ce n'est que l'année suivante, lors de la réédition de De trap, qu'il adopte définitivement la formule de "réalisme magique" parce que, explique-t-il, elle est en train de devenir la dénomination internationale du "genre".

Daisne s'inscrit dans la lignée romantique de Jünger mais il fait intervenir la psyché de façon beaucoup plus active. La magie se situe à la frontière du rêve et de la réalité (voir Citation 5). Dans l'optique de Daisne, la réalité sert de théâtre à l'esprit et la dimension fantastique n'est rien d'autre que la mise en scène de cet arrière-plan psychique. Tel sera le principe de la "psychomachie": le psychisme devient ici une véritable machine -paranoïaque, délirante- qui extériorise ses fantasmes dans une traduction simultanée en créant, ex nihilo, des

⁷ Le réalisme magique: Roman. Peinture. Cinéma, publié par le Centre des avant-gardes littéraires de l'Université de Bruxelles, sous la direction de Jean Weisgerber ([Bruxelles]: L'Age d'Homme, 1987), p. 55.

"corrélatifs objectifs", c'est-à-dire des référents matériels. On voit ce qui différencie ce processus de ce que Freud appelle "l'inquiétante étrangeté"⁸ et qui consiste dans le retour d'un refoulé par le truchement d'une situation objective donnée: dans le premier cas, nous avons affaire à un déclencheur interne alors que dans le deuxième le déclencheur est externe. Mais à cela se conjugue chez Daisne une ambition métaphysique (témoin ses fréquentes références à Platon) qui vient un peu gêner la clarté de son projet: sa psychomachie se veut non seulement un révélateur psychologique mais également un outil métaphysique (voir Citation 6).

Mais il n'est pas nécessaire de tenir compte du deuxième critère de Daisne pour appliquer la définition de la psychomachie car, quelle que soit la valeur psychanalytique (psychologie individuelle ou psychologie des profondeurs), métaphorique, ou philosophique de cette technique, elle doit toujours s'effacer au profit de la littéralité de l'action narrative. A cet égard, Daisne se rattache à l'arrière-garde du réalisme magique car il n'abolit pas la frontière entre la réalité et le rêve. En reliant les événements à une source psychologique, il enfreint une des règles du jeu du réalisme magique selon Amaryll Chanady⁹, à savoir la "réticence auctoriale" (voir Citation 7). Selon

⁸ Sigmund Freud, L'inquiétante étrangeté et autres essais (Paris: Gallimard, 1985; collection Folio Essais, no. 93).

⁹ Amaryll Beatrice Chanady, Magical Realism and the Fantastic: Resolved Versus Unresolved Antinomy (New York & London: Garland Publishing, 1985).

Chanady, le narrateur doit maintenir autant que possible les événements dans leur absolue extériorité, en créant ainsi l'illusion de leur autonomie; la magie résiderait dans cette illusion. En "psychologisant" ces récits, Daisne détruit à la longue cette magie.

Pour sa part, l'écrivain belge Franz Hellens (1881-1972) préfère le terme de "fantastique réel" à celui de réalisme magique mais cette dernière étiquette lui sera accolée par d'autres (Ayguesparse). Son fantastique réel s'oppose à ce qu'il appelle le "fantastique irréal" ou encore le "fantastique imaginaire". "Le fantastique réel est le fait même du quotidien", écrit-il.¹⁰ L'imagination doit donc être fermement ancrée dans la réalité. Or, s'il y a une part d'invention, elle doit provenir des impératifs poétiques et non pas de l'intellect. C'est ainsi que Hellens déplore l'absence de fantastique chez les Français qu'il juge trop "cérébraux" et fait de ce genre l'apanage des hommes du Nord, du moins en Europe (voir Citation 8).

Un terme qui revient souvent sous sa plume, c'est le mot "instantané". Son "instantanéisme" se rapproche beaucoup du songe éveillé et de l'association d'idées. Il s'oppose aux "artefacts" de l'érudition et doit provenir d'un instinct poétique aussi sûr de lui-même qu'il est imprévisible (voir Citation 9). Il s'agit d'une forme de divination, divination non pas fantaisiste mais en

¹⁰ Franz Hellens, Le fantastique réel (Bruxelles; Paris; Amiens: SODI, 1967), p. 32. Hellens avait publié un recueil de nouvelles intitulé Réalités fantastiques dès 1923.

perpétuelle symbiose avec la réalité nourricière qui s'offre comme système de signes pour qui sait la lire. Dès lors, tout devient double, tout devient idéogramme.

Le "real maravilloso" du Cubain Alejo Carpentier (1904-) signifie littéralement le "réel merveilleux" et la préférence du terme "merveilleux" à celui de "magique" trahit déjà un écart de sens important qui constitue en quelque sorte la plaque-tournante de la seconde période du réalisme magique dont on pourrait situer les débuts aux environs de 1949 lorsque Carpentier décrit dans la préface de El reino de este mundo¹¹ un séjour en Haïti où il fut ébloui par le folklore populaire. Dès lors, le réalisme magique s'apparente au genre merveilleux, au sens où l'entendait Diderot par exemple, c'est-à-dire comme un ensemble de croyances populaires (Le royaume de ce monde décrit entre autres la croyance du peuple haïtien dans le vaudou). La tâche de l'écrivain ressemble alors à celle d'un ethnologue.

Pour Carpentier, c'est la réalité même du continent américain qui est extraordinaire et hyperbolique, en sorte que le "real maravilloso" découlerait naturellement de ces référents extra-littéraires. Nous touchons ici à la problématique centrale du réalisme magique: ce dernier dépend-il du contexte géographique et historique (auquel cas, il cesse d'être universel et devient la chasse gardée de quelques privilégiés, comme le

¹¹ Cette préface ne figure pas dans la traduction française, Le royaume de ce monde (Paris: Gallimard, 1954; collection Folio, no, 1248).

croit Carpentier) ou bien constitue-t-il une modalité littéraire grâce à laquelle n'importe quel auteur, comme dans le fantastique, peut transfigurer la réalité et la rendre magique? Ainsi s'affrontent référents littéraires et référents extra-littéraires, fable et mimesis, esthétisme et ethnologie. A cela s'ajoute une autre différence: dans le réalisme magique européen, c'est la banalité du quotidien qui sert de point de départ à l'insolite -Roh en fait même un des critères du réalisme magique en peinture (voir Citation 10)- alors que le réalisme magique latino-américain est d'emblée conditionné à être hyperbolique en vertu du coefficient hallucinogène du continent américain (voir Citation 11). Face à une telle divergence, l'on est tenté de renoncer à une définition unificatrice du réalisme magique. Toutefois, il serait plus juste de dire que celui-ci repose sur une multiple partition incluant à la fois la thématique, le point de vue (dans sa double acception de focalisation narrative et de "weltanschauung") et la stratégie littéraire. Même si le "real maravilloso" semble requérir une moins grande stratégie, celle-ci n'en est jamais tout à fait absente. La question du "point de vue" ou de la "focalisation" peut alimenter ou détruire l'effet de magie (par exemple en contrastant la "vision avec" d'un personnage indigène avec le commentaire d'un narrateur omniscient et rationaliste¹²).

¹² Amaryll Chanady signale que, dans le chapitre VIII de Le royaume de ce monde où Mackandal est mis à mort par autodafé, le narrateur quitte soudainement la "vision avec" des esclaves noirs pour adopter celle des maîtres blancs et des bourreaux.

Pour Carpentier, le réalisme magique est donc avant tout l'expression d'une mythologie collective profondément ancrée dans une réalité géographique, d'une véritable "weltanschauung" propre à toute une culture. C'est ici que sa doctrine se trouble quelque peu: Carpentier affirmait que pour pouvoir pratiquer le "real maravilloso", il fallait soi-même adhérer aux croyances des indigènes, attitude "ontologique" qu'il oppose à l'approche exotique des écrivains européens. Or, l'écrivain latino-américain est en général un intellectuel formé selon les normes de la raison occidentale. A telle enseigne que certains critiques considèrent que le réalisme magique hispano-américain résulterait de la "collision épistémologique"¹³ de deux cultures, celle de la rationalité européenne et celle de la mentalité autochtone du Nouveau Monde. Dès lors si, pour l'écrivain latino-américain en qui s'incarne ce dualisme, une totale identification n'est jamais possible sur le plan intellectuel, comment peut-il représenter ce merveilleux sans le discréditer? Cette adhésion de l'écrivain aux croyances indigènes dont parle Carpentier est donc le fait d'une stratégie littéraire. C'est ce que nous verrons dans la partie suivante.

¹³ Cf. Peter Hinchcliffe and Ed Jewinski, eds., Magical realism and Canadian Literature: Essays and Stories (Waterloo: University of Waterloo, 1985), pp. 8, 33, 34, 55.

3. LE REALISME MAGIQUE EN TANT QUE MODALITE LITTERAIRE

Doit-on s'étonner qu'un courant artistique qui à ses débuts s'inscrivait en faux contre une certaine forme de modernisme en prônant un retour à des paramètres objectifs ait été peu à peu associé à tout ce qui dévie des normes du réalisme? L'ambiguïté découle de sa dénomination même. L'expression "réalisme magique" n'est-elle pas une contradiction dans les termes? Et si, derrière cette alliance de mots, une harmonie est concevable, où faut-il mettre l'accent: sur le substantif ou sur l'adjectif? En fait, comme nous le verrons plus loin, cette dualité sémantique informe la structure même du réalisme magique en tant que modalité littéraire. Notre tâche consistera à déterminer en quoi celui-ci constitue un départ du réalisme traditionnel mais aussi en quoi il se démarque du surréalisme et du fantastique.

Comme le spécifie Jean Weisgerber, la présence du substantif dans la locution indique son appartenance à la *mimesis* (voir Citation 12) et c'est pourquoi, selon lui, le réalisme magique relève principalement du genre romanesque. "Mimesis" s'entend ici au sens objectal et non objectif car, comme on le verra avec les théories suivantes, le réalisme magique viendrait "corriger" les insuffisances mêmes de l'objectivité traditionnellement dévolue au réalisme.

Selon John Burt Foster, le réalisme magique serait un courant historique dont les manifestations sporadiques graviteraient autour des périodes de crise (notamment les Deux

Guerres mondiales): le réalisme magique offrirait alors une "vision compensatrice" de l'histoire en la réécrivant sur le plan fantasmagique ou bien en peignant un univers plus serein (voir Citation 13). A l'instar de Menton¹⁴, Forster s'inspire de la pensée de Carl Jung et son hypothèse semble davantage convenir à la tendance européenne du réalisme magique avec sa psychomachie, encore que l'on pourrait lui objecter la vision "inquiétante" d'un Kafka, sans parler des affinités politiques de Jünger avec le fascisme. Forster s'appuie sur la lecture de The White Hotel de D.M. Thomas¹⁵ pour illustrer sa thèse. Dans la section finale de ce roman relatant les horreurs de l'holocauste, les victimes du massacre de Babi Yar renaissent miraculeusement pour prendre un train qui les conduit à un lieu de paix et de convalescence.¹⁶ Le réalisme magique desservirait ainsi une fonction psychique, celle d'un apaisement à une situation historique insoutenable; il apparaîtrait dès lors comme un "symptôme" de l'histoire. C'est ce que Forster appelle "felt history" (voir Citation 14), concept qui s'apparente à la psychomachie. Dans le cas de l'héroïne du roman The White Hotel, ce symptôme est à prendre à la lettre: Frau Lisa, l'héroïne, souffre de douleurs inexplicables au sein gauche et près du pelvis qui la conduisent à consulter Freud (un

¹⁴ Voir la préface de Magic Realism Rediscovered, 1918-1981, pp. 9-10.

¹⁵ D.M. Thomas, The White Hotel (New York: Viking, 1981).

¹⁶ Cf. la nouvelle "Le Train Fantastique" de Franz Hellens dont le développement est similaire. In Le dernier jour du monde ((Paris): Pierre Belfond, 1967).

Freud imaginaire, bien entendu) qui diagnostique un cas d'hystérie. Or il s'avère que ces douleurs sont liées à des blessures qu'elle subira effectivement le jour de son exécution à Babi Yar: pour éviter de se faire fusiller, elle saute dans le ravin destiné à servir de fosse commune et, pendant qu'elle gît blessée par la chute, un pilleur lui assène des coups de pied à la poitrine et au pelvis. Il s'agissait donc d'un cas de clairvoyance physiologique. A noter que la vision compensatrice se situe ici au niveau de la narration et non pas de la "vision avec", contrairement à la psychomachie, car dans la réalité des faits Frau Lisa meurt effectivement. Celui qui réécrit les événements est alors non pas celui à qui advient ces événements mais celui qui, ne les ayant pas vécus ou ne les ayant vécus qu'à titre d'observateur, ne peut pas les accepter sur le plan psychologique. Davantage qu'une réaction à l'histoire, il faudrait alors parler d'un refus de la réalité, d'une fuite de la réalité. Nous insistons sur ce point car il y a un danger à vouloir confondre la notion de "felt history" et celle, plus active, de "vision compensatrice". Si la première constitue le baromètre d'une époque, elle renvoie à la mimèse alors que la deuxième effectue un détournement fantasmatique. Les implications idéologiques sont très différentes.¹⁷ Mais c'est peut-être que la réalité est plus

¹⁷ En fait, l'une des critiques les plus souvent portées contre le réalisme magique concerne son "désengagement", sa "dépolitisation". D'autres, au contraire, y ont vu un moyen astucieux de contourner la censure prévalant en temps de guerre: une nouvelle telle que "La carte" de Marcel Aymé (in Le passe-muraille [Paris: Gallimard, c1943], pp.71-95.) constitue un réquisitoire tout à la fois virulent et désopilant contre

étrange qu'on le croit, et l'homme plus inhumain qu'humain, et le réalisme magique viendrait alors rétablir la stabilité du monde en réaffirmant l'humain en nous, en fuyant la réalité pour mieux y revenir, en remplaçant le "cauchemar historique" (Fredric Jameson) par l'humanisme du rêve.

L'hypothèse de Scott Simpkins s'applique manifestement à la tendance latino-américaine (le fait que ni Simpkins ni Forster ne spécifie à quelle branche du réalisme magique se rattachent leurs théories témoigne bien de la schizophrénie qui règne encore dans ce domaine¹⁸). Selon lui, le réalisme magique viendrait compenser les déficits mêmes du réalisme sur le plan de la signification textuelle: le réalisme étant incapable de traduire toute la richesse du contexte sud-américain, le réalisme magique y supplée en adoptant une esthétique de l'hyperbole. Mais c'est là que réside également le danger car celle-ci devient davantage une stratégie littéraire que l'expression de référents extra-littéraires authentiques (voir Citation 15).

Au niveau descriptif, les écrivains latino-américains ont souvent recours à ce que certains ont appelé un "nominalisme

l'Occupation allemande.

¹⁸ Par commodité, on pourrait regrouper ces tendances selon le schéma établi par Jean Weisgerber: le premier groupe, correspondant à la tendance européenne inspirée de la définition de Roh, s'étendrait de 1920 à 1940 (suite à la Première Guerre Mondiale); le deuxième, s'inspirant de la notion de territorialité émanant du "real maravilloso" de Carpentier, s'appliquerait surtout au Nouveau Monde et irait de 1940 (postérieurement à la Seconde Guerre Mondiale) jusqu'à nos jours. Le réalisme magique: Roman. Peinture. Cinéma, p. 214.

adamique" pour rendre compte de l'unicité de leur contexte géographique¹⁹; cela est vrai également d'autres écrivains du Nouveau Monde, tels ceux de l'ouest canadien (voir Citation 16). Il s'agit de décrire les choses avant même que l'action puisse avoir lieu, inventaire qui constitue à la fois la garantie pittoresque du réalisme magique latino-américain ainsi que son aspect un peu protocolaire. Mais même alors la description traditionnelle n'opère ici qu'à demi. Comme l'a bien souligné Amaryll Chanady, le problème se situe à un niveau non seulement lexical mais également connotatif (voir Citation 17). Un concept tel que "tempête" n'a pas la même résonance pour un Sud-Américain que pour un Européen. Même si le signifié est le même, il y a décalage au niveau de l'économie sémantique²⁰. C'est pourquoi, selon Fredric Jameson, le concept de "nominalisme" est à rejeter au profit d'une conception "moléculaire" du réalisme magique (voir Citation 18). Le réalisme a toujours postulé une adéquation entre le monde extérieur et sa représentation linguistique, entre les mots et les choses, entre signifiant et signifié, équivalence opérant sur le mode nominal plutôt que syntagmatique. Or les théories de la réception ont mis en évidence le caractère relatif de tout système référentiel. La situation de l'écrivain latino-américain s'apparente dès lors à celle d'une personne qui doit

¹⁹ Cf. Le royaume de ce monde, pp. 24, 90, 92.

²⁰ Ou des "virtuèmes" (les virtuèmes dépendent du contexte). Bernard Dupriez, Gradus (Paris: Union Générale d'Éditions, c1977, 1980; collection 10/18, no. 1370), pp. 409-411.

décrire ce qu'il voit à un aveugle; il ne peut pas s'en tenir aux signifiants habituels, "bleu", "blanc", "rouge", il sera obligé de recourir à des effets affectifs, à des signifiés connotatifs: "chaleur", "froideur", "colère". C'est ce que Jameson entend par "moléculaire" et dans l'exemple donné dans son article, tiré de Los Ninos se despiden de Pablo Armando Fernandez (voir Citation 19), on peut voir comment chaque classème est combiné à un sémantème tantôt affectif tantôt physique suivant un processus syntagmatique²¹. Nous entrons déjà dans ce qui ressemble à une stratégie littéraire de type "pragmatico-sémiotique", procédant non plus sur le mode déictique (puisqu'il y a absence de référent commun), mais sur une production de sens syntagmatique ou ce qu'il est convenu d'appeler un processus de "génération textuelle". Le réalisme magique à la Garcia Marquez ne fera rien d'autre qu'élargir ce paradigme moléculaire à un niveau narratif, c'est-à-dire que les actions elles-mêmes deviennent des "super" signifiants (le terme de "mythèmes" nous vient à l'esprit mais le sens précis que lui confère Lévi-Strauss nous en interdit l'emploi) pour un signifié unique qui est le "real maravilloso".

L'opposition entre "mimesis" et "semiosis" est habilement illustrée par la fable des raisins de Zeuxis et du rideau de Parrhasios rapportée par Jameson d'après un commentaire de Lacan. On est en droit de s'attendre à ce que la "semiosis" corresponde ici à l'effet "trompe-l'oeil" du rideau mais selon Jameson c'est

²¹ Il est significatif que le roman mette en scène un démiurge recréant le monde à partir du néant.

l'inverse qui est vrai: le rideau, en trompant Zeuxis ("Eh bien, dit celui-ci, montre-nous à présent ce que tu as peint derrière"), est plus mimétique que la peinture des raisins dont le mérite n'est pas tant d'évoquer de véritables raisins (bien que dans la fable les oiseaux soient attirés par eux) que de piéger l'oeil par le jeu de la composition (l'équivalent, ici, de la "génération textuelle").²² Toutefois, pour Scott Simpkins, cette aspiration vers un "langage idéal" qui rétablirait l'unité entre un signifiant et son référent ne peut jamais être que paraphrastique puisque le clivage existe au coeur même du langage (voir Citation 20). On le devine, les objections de Simpkins ne vont pas à l'encontre des procédés non réalistes du réalisme magique mais de ses prétentions ontologiques à une réalité extra-littéraire. Il va même jusqu'à souscrire au point de vue d'Angel Flores selon lequel il serait souhaitable que le réalisme magique oeuvre à partir de prémisses entièrement fantastiques car l'ancrage réaliste crée un déséquilibre dans l'économie textuelle²³. Nous ne partageons pas ce point de vue: c'est ce déséquilibre même qui, dans l'optique d'Amaryll Chanady, crée la magie née de la tension entre le registre réaliste et le registre irréaliste davantage que les événements surnaturels eux-mêmes.

²² Fredric Jameson, "On Magic Realism in Film", Critical Inquiry, Winter 1986, 12(2): p. 312.

²³ Sur le terrain ontologique, il est difficile de ne pas donner raison à Simpkins. Il nous semble toutefois que, une fois ce postulat ontologique abandonné, le réalisme magique constitue une stratégie littéraire valide.

Dans un article consacré au roman Terra Nostra²⁴ de Carlos Fuentes, Lois Parkinson Zamora envisage pareillement le réalisme magique comme une stratégie littéraire visant à combler les déficits du réalisme: "...indeed, the magical mode is frequently designed specifically to support the mimetic ends of the text"²⁵. Mais selon Zamora ce "paradoxe mimétique" serait inhérent à l'évocation même de l'histoire qui implique elle aussi une distance -sur le plan temporel- et la nécessité de surmonter cette distance par des signes vivants. Zamora fait un parallèle entre l'oeuvre de Fuentes et la philosophie de Giambattista Vico (1668-1744) dont la "Nouvelle Science" marie une théorie de l'histoire à une science de l'imagination. Pour l'un comme pour l'autre, le passé n'existe que dans la mesure où il est recréé par l'imagination. Le passé est, par définition, ce qui n'existe plus (nous n'en connaissons que les distants effets) et prétendre le réduire à une poignée de données factuelles ne donne au mieux qu'une pauvre caricature. Vico rejette l'assomption cartésienne selon laquelle l'esprit peut saisir les principes premiers intuitivement, sans passer au préalable par l'expérience. L'imagination doit tenter de recréer les conditions de cette expérience originelle afin de générer "empiriquement" du sens (à travers une imagerie poétique plutôt qu'un schéma rationnel). Tel

²⁴ Carlos Fuentes, Terra Nostra (Paris: Gallimard, 1979).

²⁵ Lois Parkinson Zamora, "Magic Realism and Fantastic History: Carlos Fuentes's Terra Nostra and Giambattista Vico's The New Science", The Review of Contemporary Fiction, Summer 1988, 8(2): p. 249.

serait le projet même de Terra Nostra (voir Citation 21).

Une fois admis que le réalisme magique est avant tout une stratégie textuelle -spéculant paradoxalement sur sa vocation réaliste pour rehausser ses effets de spectacularité-, ne devient-il pas le modèle même de la textualité, c'est-à-dire de l'espace littéraire et fictionnel? Sa bidimensionnalité, au dire de Robert R. Wilson, mime les "mondes possibles" et devient le lieu de la "scriptibilité" (voir Citation 22). La discipline de la pragmatique nous a appris qu'aucun texte, fût-il réaliste, ne constitue en soi un univers fermé et qu'il est toujours déjà habité par ces autres mondes possibles qui renvoient à l'univers expérientiel du lecteur; le réalisme magique ne ferait qu'actualiser structurellement et de manière ludique cette scriptibilité. Sous cet angle, c'est le réalisme canonique qui apparaît comme illusoire et périmé. Là où Simpkins voyait une impasse dans l'échec de la "mimesis", Wilson quant à lui se montre prophétique et voit dans l'ouverture du réalisme magique la forme même de la fiction moderne et à venir.

Le réalisme magique et le surréalisme sont nés à peu près à la même époque: le livre de Roh paraît en 1925, à peine une année après Le Premier Manifeste du surréalisme de Breton. Sans doute cette coïncidence chronologique a-t-elle contribué à la confusion qui s'est instaurée autour de ces deux courants et cela explique peut-être pourquoi la critique de l'époque a accordé un traitement préférentiel au terme de "Neue Sachlichkeit" dans la mesure où la frontière entre ce dernier et le surréalisme était

plus évidente²⁶.

Vers 1920, Franz Hellens avait fondé avec Henri Michaux la revue poétique Le Disque vert, d'inspiration présurréaliste; Le Coeur aventureux de Jünger était initialement une oeuvre surréaliste avant d'être rebaptisée réaliste magique dans sa seconde version.²⁷ En outre, dans certains cas, les affinités avec le surréalisme étaient de nature personnelle: Bontempelli, Uslar-Pietri, Carpentier ont tous côtoyé Breton et ses disciples, quitte à s'en distancier par la suite.

Sur le plan thématique, le réalisme magique et le surréalisme partagent une commune affirmation dans les pouvoirs de l'imaginaire. Mais le réalisme magique se démarque du surréalisme dans la mesure où le premier conserve toujours un lien génétique avec la réalité, d'où son caractère métonymique, alors que le second subsume la réalité à la toute-puissance de l'imaginaire, à ce que Breton a appelé la "surréalité"²⁸. Le réalisme magique ne cède pas au ludisme de l'inconscient, aux "dérèglements des sens"; s'il se laisse aller, ce n'est jamais jusqu'à la pure gratuité. C'est un mirage rigoureux dont le développement organique naît du va-et-vient entre la réalité nourricière et l'imagination matricielle. Alors que le

²⁶ Le réalisme magique: Roman. Peinture. Cinéma, p. 47.

²⁷ Première version en 1929 intitulée *Das abenteuerliche Herz. Aufzeichnungen bei Tag und Nacht*. Deuxième version en 1938 (sous)titrée *Das abenteuerliche Herz. Figuren und Capriccios*.

²⁸ André Breton, Manifestes du surréalisme (Paris: Gallimard, 1977; collection Idées, no. 23), p. 24.

surréalisme ambitionne de révolutionner le monde des idées, de "réinventer les lois de la gravité" (voir Citation 23), le réalisme magique quant à lui n'a pas de projet idéologique assignable; sa fonction n'est pas de transformer le monde mais de distiller son essence ainsi que celle du psychisme humain. C'est ce côté "essentialiste" qui lui confère un aspect quelque peu statique par comparaison au dynamisme du surréalisme. La gravité de l'arc-en-ciel, dans le réalisme magique, se situe toujours à mi-chemin entre la réalité et le rêve, dans les iridescences de l'entre-deux. A l'encontre de l'automatisme surréaliste, la réalité psychomachique ne se disperse pas dans les contingences, elle possède un centre stabilisateur, un foyer régulateur, une force spiralante qui est celle du psychisme humain dans ses pulsions les plus ancestrales, les plus archétypales, les plus immuables. Quiconque pratique le réalisme magique fait en quelque sorte l'archéologie de cette réalité parallèle à la réalité empirique qui est celle du psychisme humain (ou du "felt history" de Forster). On comprend alors pourquoi Carpentier accuse les surréalistes de frivolité, de ne produire que des artefacts, des mondes artificiels. Dans le réalisme magique, les contradictions objectives ne sont pas abolies, seulement suspendues temporairement par les pouvoirs de l'imaginaire: la "Chambre double" de Baudelaire peut à tout moment basculer du royaume au taudis et inversement. Là où le surréalisme prétend aplanir cette dualité dans la surréalité, le réalisme magique se contente d'affirmer la coexistence de ces deux réalités irréductibles que

sont le réel et le psychisme humain.²⁹

Avec le fantastique, la distinction est moins nette dans la mesure où ce dernier partage avec le réalisme magique une structure commune qui est celle de la bidimensionnalité, c'est-à-dire de la co-présence de la réalité et d'une certaine irréalité -ou altérité. Selon Amaryll Chanady, la différence réside au niveau du traitement et non du contenu. Dans le fantastique, l'antinomie n'est jamais résolue, d'où la tension génératrice d'angoisse. La réticence auctoriale doit alors s'opérer dans le sens d'un "vide narratif", d'un refus de "naturaliser" le surnaturel par des descriptions trop explicites. C'est cette "évasion sémantique" (Irène Bessière) qui crée l'espace de la peur (voir Citation 24). Dans le réalisme magique, cette antinomie, bien qu'irréductible sur le plan ontologique, est résolue au niveau textuel grâce au jeu de la narration. En présentant la "vision ave " d'un personnage sur le mode d'une focalisation sans médiation, le lecteur implicite n'a pas d'autre choix que d'accepter ce point de vue puisque le texte ne lui en offre pas d'autre. Il va sans dire que ce point de vue, pour être crédible, doit être nourri par un traitement réaliste, des "effets de réel" (Barthes). La réticence auctoriale, en l'occurrence, s'opère dans le sens d'une abstention au niveau

²⁹ Même dans le cas de la "vision compensatrice" de Forster, la réécriture fantasmagorique (ou, si l'on préfère, la psychomachie via un narrateur impersonnel) ne se pose pas en usurpatrice de la réalité puisque l'Histoire est là qui atteste la matérialité des faits; elle se donne plutôt à lire comme un métarécit, un métacommentaire à l'Histoire elle-même.

d'un discours récupératif.

Quand Sartre affirme: "On ne fait pas sa part au fantastique: il n'est pas ou s'étend à tout l'univers"³⁰, il pose le caractère "thétique" et épistémologique du fantastique. Il est du reste curieux, comme le font remarquer chacun de leur côté Raymond Trousson³¹ et Franz Hellens³², que le fantastique se manifeste surtout dans les périodes de haute rationalisation (fin XVIIIe siècle, fin de l'ère positiviste et scientifique, sans oublier notre propre époque moderne avec sa technocratie), comme quoi l'irrationnel constitue sans doute une dissidence nécessaire du psychisme humain. Mais le fantastique va plus loin en instituant cette irrationalité au sein même du monde phénoménal. Genre également mal défini, le fantastique pourrait se caractériser par ce rejet de toute assomption subjectiviste. Pareil concept nous permettrait de consolider la frontière entre le fantastique et le réalisme magique. Dès lors, tout ce qui relève de l'introspection et de la subjectivité incomberait à la juridiction du réalisme magique. C'est ce qui nous autorise à penser que le fantastique réel de Hellens est essentiellement une variété de réalisme magique. Sur le plan du traitement narratif, Daisne signale que le "fantastique" psychomachique est presque toujours précédé d'une "préparation psychologique", plus ou moins

³⁰ Jean-Paul Sartre, "Aminadab", Situations I (Paris: Gallimard, 1947), p. 124.

³¹ Le réalisme magique: Roman. Cinéma. Peinture, p. 33.

³² Le fantastique réel, pp. 26-27.

courte selon les cas.³³ Dans le "real maravilloso", il s'identifie presque toujours à la "vision avec" d'un personnage indigène.³⁴ Anderson Imbert considère que le réalisme magique est une variété de ce que Todorov appelle "le fantastique-étrange", c'est-à-dire que les événements extraordinaires appartiennent au domaine de la réalité sauf qu'ils sont présentés sous un jour surnaturel.³⁵ Mais à la différence du "surnaturel expliqué" de Todorov³⁶ qui repose sur un procédé dilatoire, ces événements ne sont pas "expliqués" à la fin et l'ambiguïté est maintenue. En l'absence d'un commentaire récupératif -rappelons-nous la règle de la "réticence auctoriale" de Chanady-, comment savoir si ces événements sont subjectivement ou objectivement fondés? Dans le cas d'un Daisne, le lien génétique avec la psychologie (pathogénique ou non) est facilement détectable par les préludes introspectifs. Là où Daisne trahit la réticence auctoriale, c'est lorsqu'il réduit explicitement à la fin la réalité psychomachique à une fabrication de l'esprit. Or la technique réaliste magique

³³ Johan Daisne, Letterkunde en magie (Antwerpen, Ontwikkeling, 1958), p. 13. Cité in Le réalisme magique: Roman. Peinture. Cinéma, p. 99.

³⁴ Exceptionnellement, dans The Underside of Stones de George Szanto (Toronto: McClelland & Stewart, 1990), c'est le narrateur blanc intradiégétique qui relate les événements extraordinaires. Mais tout le roman est axé sur la conversion initiatique du personnage-narrateur à la "vision avec" des habitants de Michoacuaro en Mexique, d'où le titre.

³⁵ Magical Realism and the Fantastic, p. 27.

³⁶ Tzvetan Todorov, Introduction à la littérature fantastique (Paris: Seuil, 1970), p. 48.

procède exactement à l'envers, c'est-à-dire qu'elle traite les matériaux subjectifs comme des réalités objectives. Dans le "real maravilloso", il suffit donc de refaire la démarche inverse pour découvrir le lien métonymique avec l'instance (collective dans ce cas-ci) psychomachique: d'emblée celui-ci contextualise cette réalité "sociomachique" ou "ethnomachique" (qu'on nous pardonne ces hapax) en nous plongeant dans un bouillon de culture, dans une "weltanschauung" collective. Les trances, les distorsions perceptives, la folie sont des phénomènes réels -et il en est ainsi des croyances- mais dans le réalisme magique c'est leur contenu hypostasié qui nous est présenté comme "réel", d'où précisément leur irréalité dans la mesure où ce "réel" est incompatible avec le nôtre. Mais qu'est-ce qui est réel et qu'est-ce qui ne l'est pas?

On se rappellera avoir dit que la réticence auctoriale dans le fantastique s'exerce dans le sens d'un refus de "naturaliser" le surnaturel par des descriptions trop explicites alors que le réalisme magique, lui, se plaît à le faire et à le faire avec largesse. Tout se passe comme si l'enjeu était exactement le contraire de part et d'autre: dans le fantastique, il n'est guère besoin d'explicitier ce que notre raison vacillante ne "pressent" être que trop vrai (l'angoisse massive qu'ouvre cette brèche épistémologique épargne à l'auteur le pensum d'avoir à la décrire) alors que dans le réalisme magique tout est bon pour essayer de nous convaincre d'une réalité que nous tenons implicitement pour fausse.

4. LE REALISME MAGIQUE : JEU EPISTEMOLOGIQUE

Le réalisme magique ébranle rarement les convictions épistémologiques du lecteur; il ne fait que lui proposer un contrat de lecture. C'est ce pacte entre auteur implicite et lecteur implicite qui donne au réalisme magique l'aspect d'un "jeu" où, pour employer les termes d'Arturo Serrano-Plaja, "a thing is true, and at the same time it is a lie"³⁷. Serrano-Plaja différencie entre "magie simple" (simple magic) et "magie complexe" (complex magic). Il cite deux exemples tirés de The Adventures of Tom Sawyer and The Adventures of Huckleberry Finn³⁸. Dans le premier, Tom et son compagnon Joe miment une scène de cape et d'épée d'un roman de chevalerie. Naturellement Tom s'est donné le beau rôle et, bien qu'il écope plus de coups que son adversaire, il s'étonne que ce dernier ne succombe pas conformément au livre; Joe, après avoir accédé à contrecœur à sa demande, veut maintenant prendre sa revanche:

"Now," said Joe, getting up, "you got to let me kill you. That's fair.
"Why, I can't do that, it ain't in the book."³⁹

³⁷ Arturo Serrano-Plaja, "Magic" Realism in Cervantes: Don Quixote as Seen Through Tom Sawyer and The Idiot, traduit par Robert S. Rudder (Berkeley; Los Angeles; London: University of California Press, c1967, 1970), p. 20.

³⁸ Mark Twain, The Adventures of Tom Sawyer and the Adventures of Huckleberry Finn (New York: The Modern Library, 1940), p. 70 et pp. 268-69. Voir Citations 25 et 26.

³⁹ Ibid., p. 70. Cité in "Magic" Realism in Cervantes, p. 20.

Ainsi, même la magie a sa logique propre (le "jeu" s'oppose ici au ludisme gratuit des surréalistes). Elle repose toutefois sur une convention de la part des participants. Dans la magie complexe, cette convention va jusqu'à la mauvaise foi⁴⁰ (Serrano-Plaja emploie le terme "mischief"), jusqu'au don-quistisme. On se rapproche ici de la "pensée magique": la magie s'identifie ici au désir et tout ce qui contredit ce désir est discrédité, scotomisé, néantisé. Là où Tom Sawyer veut voir des Sarrasins et des Arabes, des chameaux et des éléphants, des trésors à débusquer, son compagnon Huckleberry Finn (l'autre acolyte Joe étant déjà converti) ne voit qu'une classe d'écoliers déjeunant sur l'herbe. Un véritable débat dialectique s'ensuit et pour finir Huck est traité de "numskull". Huck est à Tom ce que Sancho est à Don Quichotte; le premier incarne la réalité mère tandis que le second représente la pensée magique. Pensée magique connote désir, nous l'avons déjà dit. C'est peut-être ce qui explique que le paysage du réalisme magique est rarement habité par la peur et que, dans le "real maravilloso", il se confond presque avec le merveilleux (dans tous les sens du terme); les événements surnaturels sont généralement bien accueillis et ont

⁴⁰ Raymond Trousson revendique cette "mauvaise foi" pour le compte du fantastique (voir Citation 27). Ce qu'il dit à ce sujet pourrait s'appliquer mot à mot au réalisme magique. Il est vrai, comme le suggère Louis Vax, que le fantastique est "fille de l'incroyance", c'est-à-dire qu'il ne survient que dans les systèmes de croyances dominés par le rationalisme ainsi que nous avons pu le voir. Mais c'est dans la mesure où ce fantastique "menace" la suprématie du rationalisme et rivalise avec lui, que la peur (signe de l'inachèvement chez Bessière) prend toute sa vigueur (dans le réalisme magique, cette peur n'existe pas).

quelquefois un caractère messianique (le thème du rédempteur est fréquent dans la littérature latino-américaine⁴¹). De son côté, le fantastique obéit à une volonté hétéronome, jugée souvent malveillante. La terreur n'est pas une condition intrinsèque du fantastique mais elle en est souvent le corollaire.

Mais nous n'avons toujours pas répondu à la question: Qu'est-ce qui est réel et qu'est-ce qui ne l'est pas? Et c'est peut-être qu'il n'y a pas de réponse immuable. La réalité est elle aussi fonction d'une convention, comme en témoignent les scènes dans Cent ans de solitude où ce sont les "miracles" de la civilisation occidentale qui paraissent invraisemblables aux villageois de Macondo (l'assertion de José Arcadio Buendia que la terre est ronde est perçue comme une hérésie par Ursula; le dentier de Melquiades, l'invention de la glace et du cinéma sont autant de bouleversements⁴²). Le fantastique puise dans un répertoire thématique qui selon les normes de notre épistémologie occidentale contemporaine relèvent du surnaturel: télépathie, spiritisme, fantômes, prémonitions... Le jour où ces phénomènes paranormaux seront indexés dans une nouvelle épistémologie, une épistémologie "revue et corrigée", la frontière du fantastique aura encore reculé vers de nouveaux horizons, passé ceux du

⁴¹ Mackandal dans Le Royaume de ce monde; Ali Cran dans The Underside of Stones; Terra Nostra; La guerre de la fin du monde de Mario Varga Llosa.

⁴² Gabriel Garcia Marquez, Cent ans de solitude (Paris: Seuil, c1967, 1968; collection Points, no. R18), pp. 12, 16, 26, 237.

"surnaturel expliqué". Le fantastique se maintient à la crête de cette incertitude. Il incarne l'instant d'un doute, d'une hésitation, comme le dit Todorov qui en fait un genre transitoire entre l'étrange et le merveilleux, c'est-à-dire entre les lois naturelles et les lois surnaturelles. Cible mouvante, il se déplace avec les contours de notre vision du monde, comme ce qui est depuis toujours sa "différance". C'est cette indécidabilité ontologique qui, n'en déplaise à l'argument finaliste de Sartre, justifie la bidimensionnalité du fantastique.

Dans le réalisme magique, il est plus ou moins convenu que les événements surnaturels n'existent qu'à un niveau fantasmatique: la placidité ou la complicité avec laquelle les personnages y réagissent en est un indice (voir Citation 28). Le lecteur est peu enclin à ajouter foi à la véracité scientifique de ces événements mais il consent à "jouer le jeu", ne serait-ce que pour concrétiser l'expérience esthétique que lui offre la lecture. Son adhésion est soutenue par la cohérence interne du traitement narratif. C'est pourquoi il importe peu, tout compte fait, que le narrateur de Le royaume de ce monde se mette parfois dans la peau d'un Sancho puisque Don Quichotte demeurera toujours maître de son regard.

5. CONCLUSION

Trente pages, c'est peu pour faire le bilan d'un courant qui, tout sporadique qu'il soit, survole plus d'un demi-siècle. Notre travail n'ayant porté que sur l'histoire littéraire du réalisme magique, il aurait été cependant intéressant d'examiner son application à d'autres disciplines artistiques (cinéma⁴³, théâtre, etc.) en soulignant leurs implications respectives. Nous avons vu que le réalisme magique a tout d'abord pris naissance dans le domaine pictural avant d'être exporté à la littérature. De Roh à Bontempelli -de la peinture à la littérature- et de Bontempelli à Jünger à Daisne à Hellens à Carpentier, à chaque fois le réalisme magique a pris une coloration particulière. Le plus kaléidoscopique des genres littéraires, il est aussi le plus ambigu. Cette ambiguïté, présente dans sa dénomination même, porte principalement sur sa structure formelle. Le réalisme magique est-il un fourre-tout conceptuel? Est-il le parent pauvre du réalisme, du surréalisme, ou du fantastique?

Nous avons vu que la fantasticalité du réalisme magique est avant tout d'origine intérieure. Théâtre de l'âme, théâtre de l'inconscient individuel et collectif, le réalisme magique revendique l'inscription de la subjectivité au sein de la réalité

⁴³ Notamment le cinéma d'André Delvaux, de Fellini, de Carlos Saura, ainsi que des adaptations d'oeuvres littéraires telles que "Eréndira" (réalisateur: Ruy Guerra) et "The Milagro Beanfield War" (réalisateur: Robert Redford).

empirique et en cela il constitue un élargissement du réalisme. Mais cette subjectivité ne va jamais jusqu'au ludisme de l'imaginaire, comme dans le surréalisme. Le réalisme magique fonctionne comme un fantôme: la règle de la littéralité veut que le signifiant ait préséance sur le signifié et occupe le devant de la scène. Comme le récit merveilleux, il est non-thétique, c'est-à-dire qu'il n'affirme pas la réalité de ce qu'il représente; mais ce qui est bel et bien thétique, c'est la valeur humaine et heuristique que charrient ces fantômes. Le réalisme magique nous offre le point de vue "stéréoscopique" de l'ethnologue et de l'indigène, du psychologue et du visionnaire.

Les théories sur le réalisme magique commencent à peine à voir le jour. Il aura fallu attendre plus d'un demi-siècle pour que paraissent les premiers essais consacrés à la redécouverte de ce courant artistique. Nous avons vu que selon Scott Simpkins le réalisme magique constitue une stratégie littéraire destinée à compenser la fonction phatique du texte. Pour Seymour Menton et John Burt Forster, il serait plutôt un courant historique dont les manifestations symptomatiques préluderaient ou succéderaient aux périodes de crise. A ce propos, Seymour Menton observe dans le domaine pictural (en particulier chez les artistes canadiens) une recrudescence de ce genre à la veille d'un éventuel holocauste nucléaire. Espérons qu'il y aura une postérité pour en apprécier les oeuvres... C'est la grâce que je nous souhaite.

APPENDICE

1. "La *Neue Sachlichkeit* -nouvelle objectivité, ordre froid- revient aux précisions scrupuleuses du naturalisme, mais dans un autre esprit, qui met en cause l'ordonnance et la cohérence signifiante du réel et cesse de souligner le caractère rassurant et logique de l'univers objectal pour mettre au contraire en évidence son aspect problématique, détenteur de mystère."
(Le réalisme magique: Roman. Peinture. Cinéma, publié par le Centre des avant-gardes littéraires de l'Université de Bruxelles, sous la direction de Jean Weisgerber [Bruxelles]: L'Age d'Homme, 1987], p. 40.)
2. "La *Neue Sachlichkeit* [est] centrée sur des objectifs plus modestes: en gros, suggérer le caractère conjectural, souvent insolite, du monde sensible -et social- par une perception inhabituelle, alors que le réalisme magique, dépassant ces visées préalables, prétend entrevoir ou saisir, dans un même mouvement, l'essence immanente aux phénomènes."
(Ibid., p. 216.)
3. "Devant les avant-gardes on vit quatre attitudes. L'une consistait à les ignorer, l'autre à s'y laisser incorporer et arrêter, une autre encore à s'en retourner à un académisme vide que l'on a appelé "retour à l'ordre". Aucune de ces trois attitudes n'a rien apporté d'utile. Les plus utiles, dans tous les arts, restent ceux qui, nés à la fin de l'autre époque, ont dans leur jeunesse affronté l'agitation des avant-gardes et leurs feux, qui l'ont traversé en y participant avec ferveur, sachant en sortir sans se retourner. La tentative fébrile de créer à tout prix un avenir leur a appris à tourner des yeux vierges vers le passé."
(Massimo Bontempelli, Appassionata incompetenza [Venezia: Neri-Pozza, 1950]. Cité in Le réalisme magique: Roman. Peinture. Cinéma, p. 82.)
4. "L'inouï, pour moi, en cet instant, fut de voir ces deux masques d'un seul et même être se fondre indissolublement l'un dans l'autre. Car ce fut la première fois où se résolut une dualité torturante que j'avais, rejeton d'une race de romantiques, fils d'une race matérialiste, tenue jusqu'à présent pour insurmontable. Non pas du fait qu'un dilemme se changea [sic] en une coïncidence des opposés. Non: le réel est aussi magique que le magique est réel."
(Ernst Jünger, "Lettre de Sicile au Bonhomme de la Lune", Le contemplateur solitaire [Paris: Grasset, 1975]. Cité in Le réalisme magique: Roman. Peinture. Cinéma, p. 52.)

5. "Le rêve et la réalité constituent [...] les deux pôles de la condition humaine, et c'est par le magnétisme de ces pôles que naît la magie, spécialement lorsque jaillit une étincelle dont la lumière fait entrevoir une transcendance, une vérité derrière la réalité de la vie et du rêve."
(Johan Daisne, "Wat is magisch-realisme". Cité in Le réalisme magique: Roman, Peinture, Cinéma, p. 17.)
6. "Certes, la définition que Daisne a donnée lui-même de la psychomachie est placée sous le double signe de la composition romanesque et des prolongements métaphysiques qu'il assigne à tout art digne de ce nom. D'une part, l'analyse de l'intériorité propre au genre psychologique traditionnel se voit remplacée par son extériorisation directe, sorte de métaphorisation au moyen de situations, d'objets et de figures secondaires. D'autre part, la psychomachie veut dépasser la simple psychologie pour aborder les problèmes fondamentaux de la vie et de la mort, et déboucher sur l'illusion de la transcendance. Mais ce second aspect de la définition, on le voit, en réduit considérablement la portée. Y souscrire totalement impliquerait une adhésion à la vision métaphysique de l'auteur, alors que la composition psychomachie, envisagée dans une perspective purement formelle, pourrait bien être le dénominateur commun de multiples variantes du réalisme magique, et, même en constituer une des clés."
(Le réalisme magique: Roman, Peinture, Cinéma, p. 97.)
7. "Magical realism should not be defined specifically as the juxtaposition of a realistic world and an unbelievable one that only exists in the dreams and hallucinations of strange characters. The different world view that conflicts with a rational perspective can be presented directly by the narrator, without the mediation of a dramatized perceiver. In fact, if the supernatural is obviously the result of an alien mentality, the narrator must suspend his judgment. [...] This authorial reticence, or absence of obvious judgments about the veracity of the events and the authenticity of the world view expressed by characters in the text, is our third criterion for the existence of magical realism."
(Amaryll Beatrice Chanady, Magical Realism and the Fantastic: Resolved Versus Unresolved Antinomy [New York & London: Garland Publishing, 1985], p. 29.)
8. "Le sens du fantastique vrai n'appartient qu'aux poètes musiciens. Or les Français sont, dans le fond même de la race, ni l'un ni l'autre, sauf par la tête. Il n'y a de poésie et de musique que dans les organes des sens et dans le coeur. Ce genre, si on veut que c'en soit un, est dévolu aux hommes du Nord qui savent ne pas raisonner pour vivre."

(Franz Hellens, Le fantastique réel (Bruxelles; Paris; Amiens: SODI, 1967), p. 13.)

9. "On trouve dans le répertoire imaginatif chinois de la plus ancienne époque une sorte de confirmation du rôle de faiseur d'illuminations qu'est l'homme inspiré. Il y est dit que la poésie sort d'une loi quasi divine qui se manifeste par l'imprévu. C'est, encore une fois, l'instantanéité du rêve éveillé qui dirige le poète."
(Ibid., p. 72.)

- | | |
|---------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------|
| 10. EXPRESSIONISM | POSTEXPRESSIONISM |
| 1. Ecstatic subjects | Sober subjects |
| 2. Many religious themes | Very few religious themes |
| 3. Suppression of the object | The object clarified |
| 4. Rythmical | Representational |
| 5. Emotionally arousing | Intellectually absorbing |
| 6. Extravagant | Puristically severe |
| 7. Dynamic | Static |
| 8. Loud | Quiet |
| 9. Summary | Thorough |
| 10. Close-up view | Close and far view |
| 11. Producing an immediate reaction | Demanding more than one look |
| 12. In large forms | In large as well as split up forms |
| 13. Monumental | Miniature |
| 14. Warm | Cool to cold |
| 15. Thick color texture | Thin paint surface |
| 16. Rough | Smooth |
| 17. Like an uncarved stone | Like a blank sheet of metal |
| 18. Emphasis on the visibility of the object | Effacement of the painting process |
| 19. Expressive deformation of the object | Harmonic purification of the object |
| 20. Emphasizing diagonals or slanting motion and acute angles | Emphasizing right angles within a framework of parallels |
| 21. Centrifugal | Centripetal |
| 22. Primitive and spontaneous | Refined and professionally artistic. |

(Franz Roh; texte cité et traduit par Seymour Menton, Magic Realism Rediscovered, 1918-1981 (Philadelphia: Art Alliance Press, 1983.)

11. "Les Latinos-américains du "réel merveilleux" semblent avoir un faible pour un contexte sauvage et hostile, parfois torride, spécialement propice aux visions et hallucinations..."
(Le réalisme magique: Roman, Peinture, Cinéma, p. 229.)

12. "Comme l'indique le substantif dans la locution même, le "réalisme" magique reste lié à la mimesis et, par conséquent, au genre romanesque, sans doute le plus mimétique de tous. [...] D'autre part, la prédominance de la narration explique l'apparition du réalisme magique au cinéma, tandis que celle de l'image en rappelle les origines picturales."
(Ibid., p. 8.)
13. "Even more important than these historical parallels, Thomas and the magic realists both reacted in the same way to extremity. As Menton explains, the magic realists characteristically responded to the harshness of modern history by developing a compensatory vision. They sought to create in their art a "peace and tranquility" that had been destroyed by events. This aim closely mirrors Jung's doctrine of the collective unconscious, which works through artists and other spiritual leaders of any given period in an effort to heal "its bias, its particular prejudice, and its psychic ailment." Or, in Northrop Frye's restatement of the Jungian position, literature and art have the psychic function of "driving toward a renewing transformation in the teeth of all probability."
(John Burt Forster, Jr., "Magic realism in *The White Hotel*: Compensatory Vision and the Transformation of Classic Realism", Southern Humanities Review, Summer 1986, 20: p. 208.)
14. "This motif of Frau Lisa's physiological clairvoyance is Thomas's version of "felt history," a term I use to designate one powerful way that literature can depict history. Felt history must be distinguished from official history with its attention to leaders, its overview of events, or its analysis of underlying trends. And it should also be distinguished from emotions or feelings, since the psychological effects of history are usually less dramatic and revealing than its immediate feel, its physical impact on the body and the senses. In essence, then, felt history refers to the eloquent gestures and images with which a character or lyric persona registers the direct pressure of events, whether enlarging and buoyant or limiting and harsh. In this broad sense, of course, any critic who is judicious in defining the historical context of a work could interpret most literature as felt history. But the term has special relevance for nineteenth-century realism and its successors. Because this fiction has strong historicizing ambitions of its own, it refers explicitly to various social, political, and economic issues which, taken together, build up an elaborate historical context within the work itself. Then, as this context reacts directly on the characters in the novel, history and literature have an opportunity to come

together with unique specificity and force. In nineteenth-century realism, felt history can be more than an interpretative construction by the critic; it becomes an integral part of one's reading."
(Ibid., p. 210.)

15. "Despite the various critical disagreements over the concept of magic realism, one element which does recur constantly throughout many magic realist texts, and therefore points to a unifying characteristic, is an awareness of the ineluctable lack in communication, a condition which prevents the merger of signifier and signified. Perhaps the problem with this type of supplementation is really nothing more than that of a rigorous, but overwhelmingly frustrated, endeavor to increase the likelihood of complete signification through magical means, to make the text - a decidedly unreal construct- become real through a deceptive seeming."
(Scott Simpkins, "Magical Strategies: The Supplement of Realism," Twentieth Century Literature: A Scholarly and critical Journal, Summer 1988, 34(2): p. 143.)
16. "Alejo Carpentier, writing of Latin America, said writers were like Adams, their duty to "baptize all that surrounds them." Jack Hodgins echoes this when he says B.C. writers are like "Adams gone mad in Eden..." The duty of our writers is to name things, to write themselves into existence."
(Geoff Hancock, "Magic or Realism: The Marvellous in Canadian Fiction", in Peter Hinchcliffe and Ed Jewinski, eds., Magic Realism and Canadian Literature: Essays and Stories (Waterloo: University of Waterloo, 1985, p. 32.)
17. "Describing this reality is a problematic task, and the search for adequate means of expression gave a major impetus to the development of magic realism. Garcia Marquez points out that it is difficult to describe satisfactorily the river Amazon to a reader who has seen only smaller European rivers. A simple word like "storm" does not have the same meaning for a European as it has for the South American, since it can never evoke in the mind of a non-Latin American reader the torrential downpours of the tropics. Hernan Cortes had already encountered the problem of naming the unfamiliar when he related his voyage to the New World in the presence of the Emperor Charles V in 1520: "...there are so many [things in the New Continent] and of so many kinds, that because of the great number of them and because I do not remember them all, and also because I do not know what to call them, I cannot relate them." Carpentier explains that Latin Americans have to name everything around them and find a new vocabulary to express their "marvellous world" This new language should be metaphorical, rich in images, and baroque."

(Amaryll Chanady, "The Origins and Development of Magic Realism in Latin American Fiction", in Magic Realism and Canadian Literature: Essays and Stories, pp. 51-52.)

18. "Modern linguistic theory, to be sure, has struggled endlessly to rid itself of the stubborn old myth of some Adamic nomination -the identification of beings and objects, created creatures, individual flora and fauna, by the isolated and nonsyntactical power of the individual noun. From the Saussurian perspective, such myths reinforce an incorrect and mystified notion that meaning first takes place on a one-to-one basis, in the relationship of word to thing and individual signifier to individual signified (rather than, as in the newer linguistics generally, syntactically, in the relationship between signifiers themselves and through their syntactic plays and semantic oppositions). Yet perhaps some deeper truth of the Adamic myth reemerges at the "molecular" level (Gilles Deleuze's term), at the level of the individual qualities, in a dimension with which the stigmatized and ideological, unifying categories of "substance" and "object" and "noun" no longer have anything to do..."
(Fredric Jameson, "On Magic Realism in Film", Critical Inquiry, Winter 1986, 12(2): pp. 313-14.)
19. "Sabanas was held to be the most cultivated and enlightened region of the country... The planting of the fields was according to the seasons, which were of untimely regularity, and according to the colors of the soil, in a wide and varied register from almost pure white to jet black. Between these extremes could be found innumerable tones and hues of brown, rose, purple, yellow, green, gray, red, and blue. People spoke of "weak" gray or "dead" gray, of "languid" or "rich" gray, of brilliant red, or brick red, or flesh red, of purple red, of yellowish red, of drab brownish red, of saffron red, fire red, carmine red, crimson red, scarlet red, burnt red, blood red, or sunset red, and distinguished between "dappled" colors and "veined" colors, between "speckled" and "marbled," and to each one of these they attributed specific qualities for certain crops."
(Pedro Armando Fernandez, *Los Ninos se despiden*, cité in Fredric Jameson, "On Magic Realism in Film", p. 313.)
20. "Plato contends in *Phaedrus* that the ideal language to use in any discourse is inescapably just that -ideal. In his Second Speech, Socrates says: "As for the soul's immortality, enough has been said. But about its form, the following must be stated: To tell what it really is would be a theme for a divine and a very long discourse; what it resembles, however, may be expressed more briefly and in human language." Socrates' assertion also unveils a major dilemma of magic realism: the divine language needed to

bring about complete signification (what it "really is") can never transcend its illusory status. Supplementation (magic, in this instance) only adds another layer to the significative deception. The thing itself always slips away."

(Scott Simpkins, "Magical Strategies: The Supplement of Realism," p. 150.)

21. "Carlos Fuentes's massive novel about Mexico's origins, *Terra Nostra* (1975), is steeped in the historical actuality of Renaissance Spain and the Spanish New World of the sixteenth century, but it never represents that history realistically. Rather, Fuentes proposes to reconstruct imaginatively a realer history, to transpose, as he puts it in the final pages of the novel, "the historical past into a future that will have no history."
(Lois Parkinson Zamora, "Magic Realism and Fantastic History: Carlos Fuentes's *Terra Nostra* and Giambattista Vico's *The New Science*", The Review of Contemporary Fiction, Summer 1988, 8(2): pp. 249-250.)
22. "Thus my final suggestion is that the plural worldhood of magic realism reflects and exemplifies the textual theory of inscriptibility: the one world lies always already present, though hidden, within the other, just as one text lies latent within another text. (And so one way to re-invent the world is to inscribe it upon the inscription of another world of worlds.) It is the possibility of inscriptions being reinscribed upon others, or upon each other -of multiplex inscriptibility- that in Derrida's view generates the human notion of space. There seems to be no single, free-standing, uncontaminated, pure text -only the weaves, the nets, the threads and the labyrinths of textuality. Similarly there seems to be no pure, single-formed space in literature. World-interpenetration may be seen as the model, the metamorphic image, of writing. In texts which one may place within the category of magic realism, the plural worlds, like distinct kinds of writing, like parabolic trajectories, always approach each other but never actually merge. Thus, it strikes me that the fascination of magic realism is that, in being close to the pure model of textuality, it is also the most fundamental mode of storytelling: neither recent nor ancient, but always and already the present shape of fiction."
(Robert R. Wilson, "The Metamorphosis of Space: Magic Realism", in Magic Realism and Canadian Literature: Essays and Stories, pp. 73-74.)
23. "While Magic Realism turned daily life into eerie form, Surrealism, which developed only a few years later, set out to smash our existing world completely, inspired by the

extremism of Dadaism which had intervened. Surrealism shared with Magic Realism the urge to leave nothing veiled, to grasp all things as sharply as possible. But it went further to construct a new world, a world none of us had ever seen before, possibly not even in our fantastic dreams. The ordinary things of life were bewitched; constellations, ideas of space and the function of gravity were transformed. Without this transformation we are still in the realm of Magic Realism, and many artists shifted from one area to the other and back again."

(Franz Roh, German Art in the 20th Century (Greenwich, Conn.: New York, Graphic Society, 1968), p. 138.)

24. "L'improbable est l'indice d'une signification absente. Les effets émotifs sont d'autant plus marqués que la narration renvoie à une part de silence. Le récit fantastique peut alors se définir comme une technique d'évasion sémantique; le système de dénotation commande l'inachèvement narratif et l'incertitude des signes, il produit ce blanc auquel s'identifie l'improbable, parce qu'il évite de nommer un sens."

(Irène Bessière, Le récit fantastique: la poétique de l'incertain (Paris: Larousse, 1974), p. 184.)

25. "They took their lath swords, dumped their other traps on the ground, struck a fencing attitude, foot to foot, and began a grave, careful combat, "two up and two down." Presently Tom said:

"Now, if you've got the hang, go it lively!"

So they "went it lively," panting and perspiring with the work. By and by Tom shouted:

"Fall! Fall! Why don't you fall?"

"I sha'n't! Why don't you fall yourself? You're getting the worst of it."

"Why, that ain't anything. I can't fall; that ain't the way it is in the book. The book says, "then with one backhanded stroke he slew poor Guy of Guisborne." You're to turn around and let me hit you in the back."

There was no getting around the authorities, so Joe turned, received the whack and fell.

"Now," said Joe, getting up, "you got to let me kill you. That's fair."

"Why, I can't do that, it ain't in the book."

(Mark Twain, The Adventures of Tom Sawyer and the Adventures of Huckleberry Finn (New York: The Modern Library, 1940), p. 70. Reproduit par Arturo Serrano-Plaja, "Magic" Realism in Cervantes: Don Quixote as Seen Through Tom Sawyer and The Idiot, translated by Robert S. Rudder (Berkeley; Los Angeles; London: University of California Press, c1967, 1970), p. 20.)

26. "But there warn't no Spaniards and A-rabs, and there warn't

no camels nor no elephants. It warn't anything but a Sunday-school picnic, and only a primer class at that. We busted it up, and chased the children up the hollow; but we never got anything but some doughnuts and jam, though Ben Rogers got a rag doll, and Joe Harper got a hymn-book and a tract; and then the teacher charged in, and made us drop everything and cut. I didn't see no di'monds, and I told Tom Sawyer so. He said there was loads of them there, anyway; and he said there was A-rabs there, too, and elephants and things. I said, why couldn't we see them, then? He said if I warn't so ignorant, but had read a book call *Don Quixote*, I would know without asking. He said it was all done by enchantment. He said there was hundreds of soldiers there, and elephants and treasure, and so on, but we had enemies which he called magicians, and they had turned the whole thing into an infant Sunday-school, just out of spite. I said all right; then the thing for us to do was to go for the magicians. Tom Sawyer said I was a numskull."

(Mark Twain, The Adventures of Tom Sawyer and the Adventures of Huckleberry Finn (New York: The Modern Library, 1940), pp. 268-269. Reproduit par Arturo Serrano-Plaja, "Magic" Realism in Cervantes: Don Quixote as Seen Through Tom Sawyer and The Idiot, translated by Robert S. Rudder (Berkeley; Los Angeles; London: University of California Press, c1967, 1970), p. 21.)

27. "L. Vax n'a pas tort de dire que la littérature fantastique est "fille de l'incroyance", c'est-à-dire du moment où la superstition cesse d'être prise au sérieux pour devenir matière à création artistique. Le fantastique est en quelque sorte mauvaise foi, duperie de la conscience par elle-même. Comme le garçon de café dans *L'Être et le Néant* joue à être garçon de café, nous jouons à avoir peur d'un surnaturel auquel nous ne croyons pas. La boutade fameuse de Mme du Deffand à propos des fantômes - "Je n'y crois pas, mais j'en ai peur" - est à cet égard tout à fait significative."
(Raymond Trousson, "Du fantastique et du merveilleux au réalisme magique?" in Le réalisme magique: Roman, Peinture, Cinéma, p. 34.)
28. "Je crois, oui, à ma nature féerique, je veux dire à cette connivence secrète qui mêle en profondeur mon aventure personnelle au cours des choses, et lui permet de l'incliner dans son sens."
(Michel Tournier, Le Roi des Aulnes (Paris: Gallimard, 1970; collection Folio, no. 656), p. 13.)

BIBLIOGRAPHIE

A) TEXTES CRITIQUES

1. Généraux

BESSIERE, Irène. Le récit fantastique: la poétique de l'incertain. Paris: Librairie Larousse, 1974. Collection "thèmes et textes".

BRETON, André. Manifestes du surréalisme. Paris: Gallimard, 1973. Collection Idées, no. 23.

CAILLOIS, Roger. Au coeur du fantastique. Paris: Gallimard, 1965.

DUPRIEZ, Bernard. Gradus. Paris: Union Générale d'Editions, c1977, 1980. Collection 10/18, no. 1370.

FREUD, Sigmund. L'inquiétante étrangeté et autres essais. Paris: Gallimard, 1985. Collection Folios Essais, no. 93.

FRYE, Northrop. Anatomy of Criticism: Four Essays. Princeton: Princeton University Press, 1957. 383p.

JUNG, Carl G. Man and His Symbols. New York: Dell, 1984.

PROPP, Vladimir Iakovlevich. Les racines historiques du conte merveilleux. Paris: Gallimard, 1983.

SARTRE, Jean-Paul. L'imaginaire. Paris: Gallimard, 1940. Collection Idées, no. 101.

-----, "Aminadab ou du fantastique considéré comme un langage." In Situations I. Paris: Gallimard, 1947.

TODOROV, Tzvetan. Introduction à la littérature fantastique. Paris: Seuil, 1970. Collection Poétique.

VAX, Louis. L'art et la littérature fantastiques. Paris: P.U.F., 1960.

2. Sur le réalisme magique

ALLENDE, Isabel. "Writing As An Act of Hope." In Paths of Resistance: The Art and Craft of the Political Novel. Boston: Houghton Mifflin Company, 1989. Pp. 39-64.

Cahiers des Avant-Gardes: Le réalisme magique. Roman. Peinture et cinéma, publié par le Centre d'Etude des Avant-Gardes

- littéraires de l'Université de Bruxelles, sous la direction de Jean Weisgerber. (Bruxelles): L'Age d'Homme, 1987.
- CHANADY, Amaryll Beatrice. Magical Realism and the Fantastic: Resolved Versus Unresolved Antinomy. New York; London: Garland Publishing Inc., 1985.
- FORSTER, John Burt. "Magic Realism in The White Hotel: Compensatory Vision and the Transformation of Classic Realism." Southern Humanities Review, Summer 1986, 20: 205-219.
- HELLENS, Franz. Le fantastique réel. Bruxelles; Paris; Amiens: SODI, 1967.
- HINCHCLIFFE, Peter and Jewinski, Ed., eds. Magic Realism and Canadian Literature: Essays and Stories. Waterloo: University of Waterloo, 1985.
- JAMESON, Fredric. "On Magic realism in Film." Critical Inquiry, Winter 1986, 12 (2): 301-325.
- MACNAIR, Marian. "Allende and the Forty Themes." Mirror (Montréal). 7 February 1991. P. 9.
- MENTON. Seymour. Magic Realism Rediscovered, 1918-1981. Philadelphie: Art Alliance Press, 1983.
- SIMPKINS, Scott. "Magical Strategies: The Supplement of Realism." Twentieth Century Literature: A Scholarly and Critical Journal, Summer 1988, 34 (2): 140-154.
- ZAMORA, Lois Parkinson. "Magic realism and Fantastic History: Carlos Fuentes's Terra Nostra and Giambattista Vico's The New Science." The Review of Contemporary Fiction, Summer 1988, 8 (2): 249-256.

B) OEUVRES ETUDIÉES

- AYME, Marcel. Le passe-muraille: nouvelles. Paris: Gallimard, 1943.
- BLANCHOT, Maurice. Aminadab. Paris: Gallimard, 1942.
- BONTEMPELLI, Massimo. La vie intense: roman des romans. Paris: Gallimard, 1990. Collection L'Arpenteur.
- Dans la fournaise du temps. Paris:

Gallimard, 1991. Collection L'Arpenteur.

CARPENTIER, Alejo. Le royaume de ce monde. Paris: Gallimard, 1954. Collection Folio, no. 1248.

CORTAZAR, Julio. Les armes secrètes. Paris: Gallimard, 1963. collection Folio, no. 448.

PUENTES, Carlos. Terra Nostra. Paris: Gallimard, 1979.

GARCIA MARQUEZ, Gabriel. Cent ans de solitude. Paris: Seuil, 1968. Collection Points, no. R18.

----- . Chronique d'une mort annoncée. Paris: Grasset, 1981.

HELLENS, Franz. Le dernier jour du monde: nouvelles fantastiques. (Paris): Pierre Belfond, 1967.

KAFKA, Franz. Le château. Paris: Gallimard, 1955. Collection Folio, no. 284.

----- . La métamorphose. Paris: Gallimard, 1955. Collection Folio, no. 74.

----- . Le procès. Paris: Gallimard, 1955. Collection Livre de Poche, no. 841/842.

SZANTO, George. The Underside of Stones: A Story Cycle. Toronto: McClelland & Stevard, 1990.

THOMAS, D.M. The White Hotel. New Yorks: Viking Press, 1981.

TOURNIER, Michel. Le roi des aulnes. Paris: Gallimard, 1970. Collection Folio, no. 656.

DEUXIEME PARTIE :
NOUVELLES ORIENTALES ET
DESORIENTEES

LES NOCES DE BRUME

LES NOCES DE BRUME

Le tombeau devient lit
nuptial de l'aurore.
Takis Varvitsiotis

C'était un soir de l'été 1953 à Nakajumu, petit village minier dans l'île de Kyûshû. Yi Seong-su et ses copains se promenaient à travers les rues étroites en titubant, le visage couvert de houille et leurs casques de mineur perchés sur leurs têtes. C'était un samedi, jour de paye, et ils entendaient bien s'offrir un peu de bon temps avant que leur salaire ne mourût dans les mains de leurs épouses qui les attendraient à la maison jusqu'aux petites heures du matin. Le jeune Kim Hong-do, qui venait à peine d'être engagé comme galibot depuis deux semaines, était le seul de la bande à ne pas être marié. A dix-sept ans, cette décision d'entrer à la mine n'en était pas une qu'il avait prise de gaieté de coeur car il avait dû renoncer à son vœu le plus cher qui était d'aller à l'université. Mais il y avait des bouches à nourrir chez lui (le maigre salaire de son père étant insuffisant) et, au demeurant, son cas n'avait rien de singulier: plus d'un avaient dû sacrifier leurs espoirs de jeunesse pour grossir les rangs de ce destin collectif. Suivant son goût pour les expressions imagées, le jeune Kim comparait souvent son village à un cendrier de rêves brisés. Ce trait lui avait d'ailleurs valu, à la mine, d'être surnommé "le Poète" et, par un curieux paradoxe, le porion Yi Seong-su, qui n'était que vulgarité et mucosité, l'avait pris sous son aile dès le premier

jour (peut-être était-ce le fait que, dans ce village japonais, les Coréens devaient se serrer les coudes). Mais à vrai dire, depuis qu'il avait pris le collier, Kim Hong-do n'avait guère le temps d'écrire; à peine quelques haïkus ici et là, où il cherchait à traduire, en trois vers expéditifs, toute son amertume.

A ce moment-là, Yi Seong-su proposa d'aller faire un tour chez les prostituées. C'est alors qu'on s'avisa de la présence de Kim parmi eux.

-Et qu'est-ce qu'on fait de Kim? demanda quelqu'un. Est-ce qu'on l'emmène avec nous?

-Il est trop jeune. Il doit encore être puceau, dit Choe Nam-seon en s'esclaffant.

-Justement, répondit Yi Seong-su, il est grand temps qu'on fasse de lui un homme.

Sur quoi, il expulsa la morve de son nez par un vigoureux coup de tête.

En partie parce qu'il voulait faire partie de la bande et en partie parce que, depuis qu'il avait commencé sa vie de galérien, il était prêt à accepter n'importe quel plaisir sur son chemin, fût-il bas, Kim consentit à accompagner ses camarades au lieu dit.

Le quartier de plaisir se trouvait dans la partie ouest du village, à l'opposé du coron coréen où ils avaient leurs pénates. Lorsqu'ils arrivèrent sur les lieux, la rue était vide. Cependant, une musique criarde filtrait à travers les courtines

des maisons closes. Ils entrèrent dans l'une d'elles.

Dans le boudoir, des hommes affalés sur des poufs étaient en train de peloter des geishas aux paupières alanguies. A la vue de tout cet étalage de chair, le jeune Kim frémit. Quelle nuit électrisante l'attendait! Il se félicitait d'être venu. Toutefois, en voyant les nouveaux arrivants, les hommes sur les poufs se raidirent et affichèrent une moue de dédain.

-Regardez, ce sont ces Coréens... cracha l'un d'entre eux en leur dardant un regard venimeux.

A présent, le jeune Kim les reconnaissait: c'étaient les mineurs japonais qui composaient l'autre section de la mine. Les geishas, lovées sur leurs genoux, semblaient elles aussi faire la lippe.

-Oh! non... Ce qu'ils sentent mauvais, ces Coréens, murmura une geisha de sa voix mièvre.

Des rires fusèrent. En disant cela, elle fixait Kim avec ses yeux de velours (c'était à n'y rien comprendre). Kim fut davantage blessé par sa remarque que par les rires dédaigneux des Japonais car la beauté de la jeune fille jouait pour elle. Il savait, pour avoir écrit de nombreux poèmes, que la beauté est une arme puissante; le philosophe a beau combattre le poète en nous, c'est toujours le poète qui a le dernier mot. Mais comme il plaçait l'orgueil par-dessus tout, Kim se durcit, prêt à s'en aller au premier signal.

A ce moment-là, la maquerelle s'approcha d'eux.

-Elles sont toutes occupées en ce moment, dit-elle. Repassez

dans une heure...

Les camarades de Kim acquiescèrent humblement.

Etait-ce donc cela? Etait-ce, dans les yeux malicieux de la jeune fille, la conviction que malgré tout ce qu'elle pourrait dire ils reviendraient, toute honte bue, comme des chiens en rut? Kim eut honte pour ses camarades. Et dire qu'ils étaient mariés!

Avant de partir, une autre geisha leur lança :

-Et n'oubliez pas de vous laver le visage... C'est dégoûtant!

Un rire acidulé les accompagna jusque dans la rue.

-Qu'est-ce qu'on fait maintenant? demanda Bag Gyun.

-Eh bien, on attend, répondit Choe Nam-seon.

-Vous rigolez, protesta Kim. Après la façon dont nous nous sommes faits éconduire?

-Bah... Elles sont toutes comme ça en présence des Japs. C'est l'argent qui les fait parler. Mais attends qu'on soit là... Tu verras quels trésors de minauderies elles vont déployer pour nous! (Choe Nam-seon remua sa langue comme un ver.)

-C'est vrai, enchérit Jeong Cheol. Tu sais la nana qui a dit qu'on puait? Eh bien, le mois dernier, elle a dit que j'avais la plus belle bite qu'elle ait jamais vue!

Il avait proclamé cette dernière phrase d'un air triomphal et fut offensé par les rires de ses camarades.

-J'vous jure que c'est vrai!

-Pauvre Jeong, dit Yi Seong-su. Tu crois tout ce qu'on te dit... Elle m'a dit que j'avais les couilles les plus poilues de

tout le village...

-L'un n'exclut pas l'autre, bougonna Jeong Cheol.

-Eh oui, conclut philosophiquement Choe Nam-seon, l'argent fait bien parler...

Il y avait longtemps que Kim n'écoutait plus. Cette conversation scabreuse le dégoûtait au plus haut point. Lui aussi voulait aimer, mais aimer comme on aime dans les livres... Était-ce trop demander? Tout Coréen qu'il fût en ce pays inhospitalier, n'avait-il pas droit à un peu de beauté? Comme cette jeune fille à la grâce impériale dont il s'était épris autrefois, sans même la connaître... Il l'avait croisée par hasard dans une rue d'un village voisin lors d'une visite à sa tante. Depuis, son souvenir ne le lâchait pas. Petit à petit, il s'était renseigné à son sujet... seulement pour apprendre quelques mois plus tard qu'elle était morte. Mais son souvenir persistait en lui, attisé par le feu de son désespoir. Les jours où il était de visite chez sa tante, il allait veiller nuitamment dans le cimetière, parmi les feux follets et les lucioles.

Les camarades de Kim entrèrent dans un estaminet en face du lupanar, en attendant leur tour dans l'alcôve. Ils en profitèrent pour s'enivrer davantage. Kim s'en voulait de demeurer sur place mais la concupiscence était plus forte que tout (il ne parvenait pas à oublier les yeux de velours de la jeune geisha). Une heure plus tard, la porte de l'estaminet livra passage à une file d'hommes. Les Japonais s'installèrent ostensiblement loin d'eux. Il y avait de l'orage dans l'air.

-Eh! les Coréens, retournez chez vous. Nos Japonaises sont trop bonnes pour de sales porcs comme vous!

-Vous vous croyez malins, hein? éructa Yi Seong-su. Mais vous n'êtes que de pauvres mineurs comme nous.

-Cent Coréens ne valent pas un Japonais...

-Répète donc ça pour voir! Fiche que je défonce deux d'entre vous à moi tout seul...

-Retournez dans votre sale pays, voleurs de travail! Et ça vient mettre le nez dans nos femmes en plus...

Une bouteille de saké fendit l'air. Bientôt une échauffourée s'ensuivit. Le jeune Kim ne savait où donner de la tête. Jamais de sa vie il ne s'était battu, ce qui s'appelle se battre, avec de vrais hommes et du sang. L'ivresse de part et d'autre ajoutait à la démente de l'échauffourée. Du coin où il se trouvait, Kim vit un des Japonais extraire un surin de sa poche, en s'avançant vers Yi Seong-su qui, déjà débordé par deux assaillants, lui tournait le dos. Kim n'était pas un héros, mais il n'était pas lâche. D'un bond, il sauta sur le malfrat qui le dépassait d'une bonne tête. Dans les romans, tout se passe ric-rac. Le justicier saute sur le bandit et l'immobilise avec une précision mathématique. Mais le jeune Kim réalisa sa naïveté lorsque, dans un ralenti cauchemardesque, il vit son adversaire desserrer lentement son étreinte et se retourner vers lui. La réalité entra en lui comme une lame de rasoir.

A l'enterrement, la famille de Kim sanglotait à fendre l'âme. Tous les Coréens du village étaient réunis dans ce petit cimetière au bord de l'Etang Brumeux pour marquer le passage d'un des leurs dans l'autre monde. La police locale avait été chargée de l'enquête mais le coupable s'était, paraît-il, volatilisé... Yi Seong-su aussi pleurait comme un veau. Au début, il n'avait eu que des idées de vengeance, voulant substituer la loi du talion au laxisme de la police, mais maintenant que l'assassin s'était dérobé, il se tournait vers lui-même pour trouver un coupable. Il se disait que s'il n'avait pas eu la mauvaise idée d'entraîner le jeune Kim dans ce milieu interlope ce soir-là, s'il n'avait pas eu un tempérament aussi bagarreur, et s'il avait écopé à sa place le coup mortel qui lui était destiné, le jeune Kim serait encore parmi eux. A tout prendre, c'était lui l'assassin. Et Yi de pleurer de plus belle...

*

Une année s'écoula...

Ce jour-là, Yoshio et son petit frère Kazuo décidèrent de se baigner dans l'Etang Brumeux. Un rocher se dressait à fleur d'eau au milieu de l'étang.

-Le premier qui se rend au rocher, lança Yoshio, la tête au ras de l'eau.

Il n'eut pas le temps de lire l'expression de réticence sur le visage de Kazuo qui était de deux années son cadet. Dans son

explosion de vigueur, il avait surestimé les forces de son jeune frère. Lui-même commença à s'essouffler à mi-chemin. Redressant sa tête, il s'aperçut que le rocher lui avait menti quant à sa distance. C'est alors qu'il entendit un bruit rauque derrière lui. Le petit Kazuo était en train de se débattre vainement dans l'eau, luttant pour chaque nouveau centimètre. Dans un sursaut d'énergie, Yoshio nagea à sa rescousse. Il l'agrippa et maintint sa tête hors de l'eau. Un regard des deux côtés suffit à le convaincre qu'ils s'étaient trop éloignés de la rive pour songer à y retourner. Yoshio n'avait pas le choix: il leur fallait à tout prix gagner le rocher. Mais, à mesure qu'il nageait pour deux, il sentait ses forces le quitter... C'est à peine s'il ne nageait pas en apnée maintenant. Et puis, comme dans un mauvais rêve, il vit une nappe de brume engloutir le rocher, tombant comme un suaire dans le silence. Les dernières pensées de Yoshio s'élevèrent vers Bouddha avant de se perdre à leur tour dans la brume...

*

On aurait dit une sinistre répétition de la cérémonie qui avait eu lieu, presque jour pour jour, l'année dernière dans ce même cimetière au bord de l'Etang Brumeux. Sauf que là où il n'y avait qu'une simple urne, il y en avait maintenant deux... Par une cruelle ironie du sort, la famille endeuillée se trouvait être celle-là même dont faisait partie l'assassin de Kim Hong-do,

devenu fugitif. Les deux jeunes victimes étaient les feux neveux de ce dernier.

La superstition ne tarda pas à pointer son museau. On disait que le mauvais oeil pesait sur la parenté de l'assassin. L'esprit vindicatif avait frappé, et il pouvait frapper encore... Si les parents des défunts garçons n'étaient qu'imprécations, les autres membres de la parenté, jouissant encore de la présence de leurs enfants, se montraient plus conciliants. Une explosion de grisou à la mine, quelques jours plus tard, acheva de les convaincre de la signature de l'esprit vindicatif.

La parenté de Hiroshi Matsubara (l'assassin) alla faire amende honorable aux parents du défunt Kim Hong-do qui, surpris de la chose, les assurèrent que leur fils n'était pas homme à se venger de la sorte sur deux pauvres innocents. Mais les légendes ont la vie dure dans un petit village comme Nakajumu et toute nouvelle mésaventure était portée au compte du fantôme de Kim Hong-do dont on disait que son âme errait sans but dans ce village, incapable de passer dans l'autre monde tant qu'elle n'aurait pas réglé ses comptes avec ce monde-ci... Troublés à leur tour, les parents de Kim allèrent consulter la chamane du village.

Elle les reçut solennellement dans son petit sanctuaire où de nombreux cierges brûlaient sur un autel. Assis en tailleur sur le plancher, les parents de Kim la virent entrer peu à peu en transe. Tout à coup, elle se mit à proférer d'une voix altérée :

"C'est moi, Kim, votre fils bien-aimé... Père, mère, je suis

très malheureux..."

-Qu'est-ce qui ne va pas, mon fils? s'écria M. Hong-do qui ne mettait pas en doute ce numéro.

-Es-tu en colère contre Hiroshi Matsubara? renchérit son épouse.

"Je suis malheureux... Je suis malheureux..." persistait à répéter la prêtresse.

-Dis-nous pourquoi, je t'en prie!

-Il faut nous oublier, mon fils bien-aimé, plaidait M. Hong-do d'une voix éplorée. Ne t'attarde pas dans ce monde...

"Je suis malheureux... parce que je ne peux pas oublier celle que j'aime."

-Qui est-elle?

La voix de la prêtresse se contenta de dire:

"Même au milieu des cendres les plus noires

"Le lotus doré brûle de son éclat ardent..."

C'est sur ces vers énigmatiques que la séance prit fin.

Yi fut surpris lorsque les parents de Kim lui firent part de l'oracle proféré par la chamane. Qu'en pensait-il? Pour eux, il ne faisait aucun doute que l'âme de leur fils était en mal d'amour, raison pour laquelle elle était condamnée à errer ici-bas tant que son désir ne serait pas assouvi. Or à cette époque, le mariage posthume, quoique rarissime, se pratiquait dans certains cas, histoire d'apaiser les esprits de célibataires inconsolables comme celui de Kim. Cette pensée n'était donc pas

tout à fait inédite et à peine fut-elle formulée que M. et Mme Hong-do entreprirent des démarches à cet effet, aidés par Yi Seong-su. Mais les difficultés étaient légion: un, les candidates devaient faire partie de la population des non-vivants ou, en termes plus crus, des cimetières; deux, elles ne devaient pas être mariées; trois, il fallait l'assentiment de leurs familles. Un quatrième obstacle s'ajoutait à la liste déjà accablante: dans le village de Nakajumu, comme partout ailleurs au Japon, les mariages entre Coréens et Japonais étaient pour ainsi dire exclus, au même titre que pour les Burakumin avec leurs propres concitoyens. Les recherches consistaient principalement à enquêter auprès des familles des villages avoisinants et à visiter les cimetières à la recherche de stèles indiquant une récente trépassée.

*

Ce jour-là, Yi se trouvait dans le village où résidait la tante de Kim. Après une visite respectueuse à la vieille dame, Yi prit le chemin du cimetière. De petits columbariums familiaux s'élevaient sur chacune des concessions du terrain. Au détour d'une allée, le regard de Yi tomba sur une inscription à moitié effacée par les intempéries:

"Mé e au mil eu d s ce dres les plu no res

"Le lot s d ré b ûle e so écl t arde t..."

Sous le coup de cette découverte bouleversante, Yi retourna voir la tante de Kim. En chemin, il se répétait le nom gravé sur l'épithaphe pour ne pas l'oublier: Sachiko Masaru, Sachiko Masaru, Sachiko Masaru.... Un nom indubitablement japonais. Cela représentait un problème de taille mais, pour l'instant, il voulait en savoir davantage à son sujet. Davantage que (1933-1951). Et peut-être la tante de Kim serait-elle en mesure de l'aider. Après tout, cela faisait des années qu'elle vivait dans ce village, elle devait bien s'y connaître sur ses habitants...

-Sachiko Masaru? Oui, oui, c'est la jeune fille qui s'est suicidée il y a quelques années...

-Est-ce que vous la connaissiez?

-Non. Ses parents sont japonais. Vous savez comment sont les Japonais avec nous, collets montés et tout...

-Croyez-vous qu'ils consentiraient à me recevoir?

-J'en doute. Le père est devenu ivrogne et la mère a presque perdu la raison. Elle parle tous les jours à un petit oiseau, croyant que c'est sa fille réincarnée qui vient la voir... Elle lui donne à boire et à manger sur le rebord de sa fenêtre, alors forcément l'oiseau s'est attaché à elle... Elle me fait penser à la chatte du voisin qui avait perdu ses petits et qui s'était mise à nourrir des chiots comme si elle se croyait leur mère. La nature est bien curieuse, vous ne trouvez pas?...

Mais déjà Yi n'écoutait plus, songeant à un moyen d'aborder la famille de la défunte Sachiko. En temps normal, une telle démarche lui aurait paru le comble de l'humiliation mais,

puisqu'il s'agissait de son ami, il était prêt à surmonter son aversion à l'égard des Japonais.

-Savez-vous où ils habitent? demanda Yi.

-C'est la troisième maison sur la grande route. Mais c'est à la taverne que vous trouverez le père, c'est moi qui vous le dis.

-Merci. Merci pour tout.

LÀ-dessus, Yi se leva et partit.

Il traversa le village et arriva enfin devant la maison des Masura. Mais, au dernier moment, la panique s'empara de lui. Que pouvait-il bien leur dire? Bonjour, je m'appelle Yi Seong-su. Vous ne me connaissez pas et je ne vous connais pas non plus. Vous n'aimez pas les Coréens et je n'aime pas les Japs (j'en ai d'ailleurs rossé deux pas plus tard que la semaine dernière). J'ai un ami qui souhaiterait se marier. Seulement il est mort. Votre fille aussi est morte, à ce que j'ai compris. J'espère que vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que leurs âmes soient unies par les liens sacrés du mariage? Yi se voyait déjà chassé à coups de pied lorsque la porte de la demeure s'ouvrit.

Une femme passa près de lui sur la petite allée de pierres conduisant à sa porte. Il y avait quelque chose d'irréel dans son expression, comme si on lui avait volé son âme... Sans paraître remarquer la présence du gros Yi à quelques pas d'elle, elle se dirigea à pas menus vers le "boutsoudan"¹, sur la tablette duquel

¹ Le "boutsoudan" est une espèce d'autel domestique où sont représentées les âmes des morts à l'intérieur d'une famille. A la différence des columbariums dans les cimetières, les morts y sont désignés par leurs noms bouddhiques ("ihai").

elle déposa de l'eau fraîche et du thé. Puis, elle ferma les yeux et joignit ses mains dans une fervente prière. Yi regarda par-dessus son épaule et lut le mot "Lotus" sur une des plaquettes. Sans doute s'agissait-il du surnom bouddhique de Sachiko.

Lorsque la dame se retourna, Yi ouvrit la bouche pour parler. Mais elle le contourna du même air aveugle et réintégra son logis, laissant Yi bouche bée. Elle reparut quelques minutes plus tard à sa fenêtre sur le rebord de laquelle elle déposa de l'eau et un petit gâteau de riz. Comme par magie, un oiseau se matérialisa devant elle et se mit à picorer la nourriture. Tandis que l'oiseau se gavait, elle se mit à parler en souriant à travers ses larmes.

"Bonjour Sachiko, comment vas-tu aujourd'hui? Tu as faim? J'ai fait ce petit gâteau de riz pour toi... Demain, je te ferai du miso-shirou, ta soupe préférée, alors n'oublie pas de venir... Comment vont les choses là où tu es? Est-ce que ta pauvre mère te manque? Tu as déjà fini de manger? Mange encore, il reste encore du riz au fond du bol... Ah, tu veux chanter pour ta pauvre mère? Comme tu chantes bien! Tu as toujours eu une voix de sirène..."

Yi n'en croyait pas ses oreilles. Il était tellement médusé qu'il s'était avancé jusque sous sa fenêtre, mais son approche effraya l'oiseau qui s'envola brusquement.

"Au revoir... Au revoir..." pleurait la pauvre femme qui referma les volets.

"Le Soleil Couchant" était le nom de la taverne où les âmes

nafragées viennent chercher leur salut au fond d'une bouteille de saké. Le gros Yi entra et alla au zinc. Son regard fit le tour de la salle: quelques clients parsemés ici et là.

-Est-ce que je peux vous aider? demanda le barman.

-Donnez-moi de la bière...

-Japonaise ou américaine?

-Américaine.

Le barman se baissa derrière le zinc et refit surface avec une bouteille de bière et un verre.

-Savez-vous où je peux trouver un certain... M. Masaru? demanda Yi en réglant sa note.

Un sourire ricaneur se forma sur les lèvres du barman.

-Ah! On vous a dit que vous le trouveriez ici, n'est-ce pas? C'est à croire qu'il loge à mon enseigne, ce M. Masaru. Bientôt, on viendra me porter son courrier ici... Mais enfin, ce qu'on vous a dit est exact, il est bien ici, et vous n'avez même pas besoin de moi pour le reconnaître... Le plus ivre d'entre eux, c'est lui!

Yi fit un second tour d'horizon et, en effet, il reconnut l'homme presque immédiatement: il était affalé à une table dans un recoin sombre de la salle, avec pour unique compagnie le dieu Bacchus. Yi empoigna sa bouteille et alla s'installer à quelques tables du poivrot qui, tout comme son étrange femme, promenait des yeux de poisson mort autour de lui. Il n'osait pas aborder l'homme. Ou ce qu'il en restait. Il se contentait de frotter sa bière dont il n'avalait quelques gorgées que pour la forme car il

voulait garder la tête froide pour le laïus qu'il s'apprêtait à débiter...

Un gringalet à l'allure désœuvrée s'installa à la table voisine et chercha à lier conversation avec lui, si bien que quelques minutes plus tard il s'invita lui-même à la table de Yi. Les propos du gringalet étaient médisants et assaisonnés de remarques racistes au sujet de "ces foutus Coréens qui se croient tout permis". De toute évidence, il ne savait pas à qui il parlait. Le gros Yi taisait sa rage car, pour le moment, il avait d'autres chats à fouetter; du reste, il se promettait bien de fouetter cet animal-là un de ces jours prochains. Les propos du gringalet roulèrent ensuite sur ce "pilier de taverne" qui occupait le recoin obscur et qu'il désignait à l'attention de Yi avec des oeuillades grosses comme des montagnes.

-Comment en est-il arrivé là? demanda Yi.

-Cet ivrogne? C'est une longue histoire...

Le gringalet calculait son effet, jouissant de toute cette attention (Yi l'aurait volontiers giflé).

-Si je te raconte, il faut que je te raconte tout. Malheureusement, parler me donne soif... et je n'ai plus d'argent pour la bière...

Yi fit signe au barman d'apporter une nouvelle chope de bière, ce dont le gringalet se fit fête. Après une longue lampée, celui-ci entreprit son récit et Yi put enfin reconstituer l'histoire de la mystérieuse fille-lotus.

Dans tout le village de H..., il n'y avait jamais eu fille aussi belle que Sachiko Masaru. Tous les jeunes hommes en pinçaient pour elle. Aussi avait-elle une foule de courtisans à ses pieds. Mais la jeune Sachiko n'avait de pensée que pour un seul d'entre eux, le beau Yasunari Hanano. En plus, Yasunari était riche, ce qui ne gâtait rien (surtout aux yeux de M. et Mme Masaru qui l'appelaient déjà "gendre"). L'histoire d'amour entre la belle Sachiko et le non moins beau Yasunari était proverbiale. Ils s'aimaient avec toute la fougue de la jeunesse. Avec toute sa naïveté aussi. Les deux jeunes tourtereaux étaient inséparables et lorsqu'ils n'étaient pas ensemble, on aurait dit des fleurs qui se fanent... C'est ainsi que Sachiko se mérita le surnom de "Lotus" à cause de sa blancheur neigeuse qui faisait l'envie du mont Fuji. Mais "Lotus" n'était rien sans son "Jasmin"...

Or, un jour, la calamité frappa. Elle frappa Sachiko de façon insidieuse, l'entraînant vers une fin indigne d'elle. Une maladie héréditaire et incurable, dont les parents de Sachiko n'étaient pas eux-mêmes atteints, ressurgit en la personne de leur fille. En l'espace d'une année, la virginale Sachiko se fana comme une fleur sans eau. Elle perdit ses cheveux par touffes successives. Elle perdit ses dents devenues avariées. La belle Sachiko n'était plus qu'un souvenir dans la tête de Yasunari qui se disait prêt à la marier malgré tout. Il va de soi que Sachiko était trop orgueilleuse pour consentir à se laisser voir par lui sous ce nouveau jour. Elle fuyait les rendez-vous, espérant un rétablissement miraculeux et priant Bouddha du levant au ponant.

Mais le soleil ne vint jamais et lorsqu'elle prit conscience de son fatum, elle se laissa aller à l'étiollement complet.

D'ailleurs, le brave Yasunari eut le malheur, un jour, de forcer l'entrée de sa demeure et de la confronter, pour lui déclamer son amour inaltérable. Mais, en voyant cette inconnue qui continuait de porter le nom de sa bien-aimée et qui tâchait tant bien que mal de fuir ses yeux, sa mâchoire s'affaissa. Deux jours plus tard, il dansait la gigue dans les guinguettes du village. Complètement ivre.

Les fiançailles avaient été rompues. Le malheur était que Sachiko dut survivre à cette honte. Mais elle pouvait arranger cela... Elle prit dans la solitude de ses nuits une décision qui devait être son dernier acte de dignité. Sachiko, qui était versée dans la littérature occidentale, se rappela ces vers qu'elle griffonna sur un bout de papier en guise de note d'adieu: "*For the night is already at hand... And it is well to yield to the night...*" Elle adressa une dernière prière à Bouddha puis avala un à un les comprimés prescrits par les médecins pour engourdir sa douleur. Et puis, la nuit l'enveloppa.

-Merci, dit Yi en se levant.

-Comment t'appelles-tu? demanda le gringalet.

-Yi Seong-su...

-Mais c'est un nom coréen, ça... fit l'autre en grimaçant.

-Je sais. Quand on est Coréen, on porte un nom coréen.

Logique, non?

Sur quoi, Yi souleva la chope de bière et en déversa le contenu sur le crâne du gringalet qui demeurait pétrifié. Puis, il alla vers le père de Sachiko, le prit à bras-le-corps, et le lesta sur son épaule comme un sac de grains.

Il traversa le village avec sa cargaison humaine, devant les yeux ébahis des villageois. Peut-être même sifflotait-il. Il marcha ainsi jusqu'à la maison de la "folle" et, après avoir administré quelques gifles à l'ivrogne pour le réveiller, il déballa tout ce qu'il avait à dire. La femme paraissait toujours aussi somnambulique mais l'homme lui répondit, la voix grave, qu'il consentait à unir l'âme de sa fille à celle de Kim Hong-do.

Il y avait autant de Coréens que de Japonais réunis dans le funérarium au bord de l'Etang Brumeux. Suivant la tradition, tous les mariages posthumes avaient lieu le soir. C'était la chamane qui officiait ce mariage hors série. La famille de Kim d'un côté, la famille de Sachiko de l'autre, Japonais et Coréens juxtaposés, la prêtresse commença son office à trois voix.

"O Kim Hong-do, acceptes-tu de prendre en mariage Sachiko Masaru?"

"Oui, chaman, je veux que Sachiko Masaru devienne ma femme..."

"O Sachiko Masaru, acceptes-tu de prendre en mariage Kim Hong-do?"

"Oui, je consens à ce que Kim Hong-do devienne mon époux..."

"Tout va bien... Tout va bien... psalmodiait le chaman les

yeux fermés. Que les blessures soient refermées. Maintenant et pour toujours. Merci, noble Bouddha, je te rends grâce de ce mariage."

La fête dura toute la nuit. Une fête sobre, comme il était de bon ton pour la circonstance. Sur les tables, la gastronomie coréenne côtoyait la gastronomie japonaise dans un mariage de saké et de kim-chi. Les raideurs tombèrent peu à peu entre Japonais et Coréens et, le saké aidant, des conversations se nouèrent qui durèrent jusqu'au matin.

Au loin le soleil se levait... En entendant le gazouillis des oiseaux, la mère de Sachiko parut sortir pour la première fois de son hébétude.

L' AUBE DANGEREUSE

L'AUBE DANGEREUSE

"Sur les cendres des astres (...) était le
pauvre personnage, couché après avoir bu la
goutte de néant qui manque à la mer."

(Stéphane MALLARME.)

La vie n'est si haïssable que parce qu'elle pourrait être si belle. Cette nuit, dans mon lit, je ne dormirai pas. Encore une nuit sans sommeil... C'est drôle, dès que j'éteins la lumière, c'est comme si une poussière d'étoiles s'allumait dans ma tête. Ces étoiles ont le faux éclat des rêves qui ne se réaliseront plus jamais. J'ai la quarantaine passée et je ne suis plus en âge de rivaliser avec leur "mathématique sévère". Mais je les regarde quand même, ces étoiles, parce qu'elles sont si belles. Je songe alors à tout ce que j'aurais pu être... Rien ne m'interdit de rêver. La nuit est mon amie et elle me protégera jusqu'à l'aube.

Mais quand je dis que je contemple les étoiles la nuit, il ne s'agit pas entièrement d'une métaphore car il y a une fenêtre par laquelle je peux voir le ciel. Tiens, c'est curieux... Une des étoiles vient de bouger. Et pourtant, il ne s'agit pas d'une étoile filante puisqu'il y a à peine un instant elle était parfaitement immobile, quoique sa grosseur me parût insolite. J'ai peur tout à coup. Mais une voix balsamique (est-ce la mienne?) me dit de me calmer, qu'il n'y a rien à craindre, rien à craindre...

"SCOTT..."

Cette fois-ci, ce n'est pas moi, j'en suis sûr, et pourtant pas la moindre trace de peur. Etrange...

"SCOTT..."

La voix m'ordonne de me lever et d'aller de l'autre côté de la colline jouxtant ma résidence. Il fait nuit noire dehors. Et pourtant, je ne suis plus maître de mes gestes. Sans savoir comment, je me retrouve à l'extérieur, pieds nus dans l'herbe. Un croissant de lumière phosphorescent brille au-dessus de la crête de la colline. Je marche vers lui tandis que la voix lénifiante continue de m'encourager... Il n'y a rien à craindre, rien à craindre...

Au sommet de la colline, je peux enfin voir la soucoupe stationnée en contrebas... La porte est ouverte, découpant un rectangle de lumière aveuglant... Je gravis la passerelle qui pend comme une langue de la soucoupe et je jette un coup d'oeil à l'intérieur.

La pièce est sphérique, aseptisée comme une clinique médicale. Deux êtres sont assis à ma droite et trois à ma gauche. Ils me regardent obliquement de leurs grands yeux noirs sans prunelle qui chatoient comme des lacs de pensées. Leurs têtes sont disproportionnées par rapport à leurs corps frêles dont je ne sais s'ils sont enveloppés dans des uniformes ou non. Une table s'érige au milieu de la pièce sphérique et tout à coup me voici téléporté sur cette table complètement nu tandis qu'ils flottent vers moi. A l'aide d'une sonde, ils extirpent une bille métallique de ma narine droite, provoquant un épanchement de

sang. Mais je n'ai pas mal. Ni peur. Je ne dois pas m'inquiéter. On ne me veut aucun mal. Seulement retirer cet implant.

Et puis, brusquement, quelqu'un monte sur moi. M'enfourche. C'est elle. Celle qui me parle télépathiquement depuis toujours, me semble-t-il. Je sais que c'est une femelle car il y a quelque chose de doux dans sa manière d'agir et, du reste, elle a des formes curvilignes qui rappellent celles d'une femme terrestre. A présent, je réalise que c'est avec elle que je communique à chacune de nos rencontres, avant que la herse de l'amnésie ne me fasse tout oublier après coup... Elle a un nom qui n'est ni comme un mot ni comme un chiffre mais comme une sensation... Une sensation de douceur. Je sais que je ne suis rien pour elle, malgré ces rapports... intimes, rien sinon l'objet d'une étude longitudinale sur l'hybridation génétique. Mais elle est la seule créature femelle que j'aie connue. Et qu'importe si elle est d'une autre planète?

La voilà qui descend tandis que je me remets sur mon séant. Le moment est presque venu de nous séparer. Mais avant de partir, elle me tend une boîte noire qui ressemble à une écritoire japonaise laquée avec un liseré de symboles hiéroglyphiques. Elle me dit que la prochaine fois que nous nous reverrons, je saurai à quoi elle sert... Puis elle désigne une deuxième porte que je n'avais guère remarquée en entrant tant l'étanchéité du mur semble parfaite. La porte s'ouvre en coulissant et voici qu'une petite créature, mignonne comme tout avec sa grosse tête poupinie où pendent de rares touffes de cheveux (comme si ses gardiens

chauves ne savaient trop quoi en faire), s'avance entre deux adultes en me regardant obliquement d'un air effarouché.

"Elle est à moi, n'est-ce pas?" dis-je à la femelle tandis que des larmes roulent sur mes joues.

Elle opine lentement.

"Elle est... si belle. Puis-je la garder avec moi? Je prendrai soin d'elle, je vous le jure. Je la cacherais loin des hommes s'il le faut..."

Elle me répond que c'est impossible, qu'elle ne survivrait pas dans notre monde, qu'eux seuls savent comment la nourrir, etc. Mais, pour me consoler, elle m'assure que nous nous reverrons, l'enfant et moi, lors d'une prochaine rencontre. Quand? Quand?

Elle met sa main sur son ventre et je crois comprendre... Je l'aurais volontiers embrassée si je n'avais eu la certitude inhibitrice de mon infériorité zoologique. Et pourtant, qu'elle le veuille ou non, qu'elle me méprise ou non, elle, la petite fille hybride et l'enfant à naître constituent ma seule famille. L'aube approche dangereusement et je sais que notre rencontre tire à sa fin... Je me mets à genoux et j'étreins la petite fille de toutes mes forces, comme pour lui imprimer de façon indélébile l'empreinte de mon amour. Je salue de la tête la femelle, indifférent aux autres membres de l'équipage, et je marche à reculons vers la porte, la boîte noire entre mes mains. Ils ont eu ce qu'ils voulaient, une nouvelle insémination, et moi non plus je ne repars pas les mains vides.

Dans la clarté de l'aube, je vois des hommes accourir au loin dans ma direction. En regardant la soucoupe une dernière fois, j'ai envie de m'écrier :

"Emportez-moi avec vous! Emportez-moi vers les étoiles! Ne me laissez pas ici, ne me... laissez pas... ici..."

Mais la soucoupe disparaît dans un zoom, aspirée par le ciel, tandis que l'infanterie d'hommes en uniforme blanc m'encercle.

-Tout doux... tout doux... fait l'une des blouses blanches. Ne t'énerve pas... Nous voulons seulement te reconduire à l'hôpital...

-Comment a-t-il fait pour s'échapper? demande un autre homme.

-Les fous sont toujours les plus doués pour l'évasion, lui répond un troisième.

Sur l'herbe repose la boîte noire tombée pendant que je me démenais contre les hommes. En me retournant je peux voir son contenu déversé: de la cendre, de la cendre, et la goutte d'encre qui manque à la mer...

LE ROYAUME SILENCIEUX

LE ROYAUME SILENCIEUX

Je suis né il y a plusieurs pontes, en même temps que mes innombrables frères et soeurs. Si nombreux, d'ailleurs, que je ne les connais pas tous et certains ont disparu en cours de route, avalés par des prédateurs plus gros qu'eux ou par des aînés sans scrupule. Ceux qui ont survécu, comme moi, forment aujourd'hui le frai qui peuple ce vivier. Je dois dire, à la décharge de mes aînés fratricides, que lorsque la Pitance qui Tombe du Ciel est plutôt chiche, moi et mes frangins, que je côtoie à longueur de journée comme des inconnus car ils n'ont pas de nom, avons parfois recours au cannibalisme à l'égard des nouveaux-nés. Il suffit d'ouvrir la gueule, mine de ne pas voir devant soi avec notre regard ichtyoïde, pour que le crime soit innocenté. Et quand un parent nous fait les gros yeux, il suffit de prendre un air benêt en ayant l'air de dire: "Non quoi! Faut bien que je respire par mes branchies..."

J'ai toujours pensé que j'avais une supériorité sur mes congénères. Dès les premières semaines de ma vie, j'apprenais à balbutier mentalement des mots. Je n'ose pas dire que je suis un poisson parlant car il m'est physiologiquement impossible d'articuler des sons, bien qu'il ait été prouvé que certains mammifères marins émettent des ondes sonores dans l'eau. Il n'est pas à exclure non plus que mes congénères partagent les mêmes talents cachés que moi car, dans le royaume silencieux de l'eau,

il règne un terrible solipsisme et chacun a droit au bénéfice du doute. Mais cela m'étonnerait, puisque la plupart des poissons ont une audition nulle, ce qui n'est pas mon cas. Toujours est-il que j'ai appris à manipuler des mots dans ma tête. La langue que je parle est le japonais car c'est la langue des Géants d'En Haut qui, chaque jour, déversent cette pluie de graines au-dessus de nos têtes. C'est comme une manne qui descendrait en spiralant jusqu'à nous, entraînant les poissons dans une valse magique. Mais moi, au lieu d'attendre peureusement que les grains aient atteint un niveau d'immunité rassurant pour les becqueter, j'ai toujours eu des ambitions... métaphysiques. J'ai toujours voulu savoir d'où venait cette manne céleste et qui la prodiguait. C'est ainsi que, jour après jour, au moment de la pitance, je gardais ma tête hors de l'eau contre le rebord du vivier en écoutant piailler ces voix insolites. Une phrase revenait souvent: "Regarde, Yukio, ce poisson-là. Il a une drôle de tête, tu ne trouves pas?" Car mon aptitude au langage ne constitue que l'aspect psychologique de ma singularité, l'autre aspect étant ma morphologie que certains appelleraient une malformation congénitale, un euphémisme par rapport à la pléthore d'autres qualificatifs qui allaient ensuite m'accabler tels que "insolite", "monstrueux", "accident de la nature", voire "obscène"... J'ai toujours su que j'étais laid et, venant de la part des poissons, cela ne m'étonne pas, étant donné que je ne leur ressemble pas. Mais ce rejet de l'anthropomorphisme de la part des humains m'étonne. Combien de fois n'allais-je pas

entendre ces mots: "Ce qu'il est laid! On dirait qu'il a un visage humain." Il est vrai que cette ambiguïté physique allait me valoir plus tard une certaine notoriété ainsi qu'un statut presque mythologique, tels les hippogriffes et les griffons. Mais je devance ici mon histoire.

Cette ambiguïté physique n'était pas flagrante au début. Tout au plus me trouvait-on certains traits anthropoïdes qui pouvaient être mis sur le compte de la projection et de l'imagination facétieuse de mes détracteurs. Ce n'est que lentement que cette ressemblance latente s'est développée et précisée jusqu'à devenir irrécusable. Tout de suite, j'ai escamoté l'adolescence et j'ai hérité d'une bouille de vieux magot chinois. L'autre jour, quelqu'un a dit: "Regarde! C'est Mao Tsé-Toung!"

J'ai dit avec quel émerveillement j'espionnais ces Géants d'En Haut qui faisaient pleuvoir cette manne céleste sur nous, pauvres poissons. Mais les dieux ne sont pas toujours cléments. Combien de fois n'ai-je pas vu mes frères aspirés brutalement vers le ciel et emportés loin de nous pour subir Dieu sait quel sort innommable? Parfois, aussi, je voyais des visages patibulaires rôder autour du vivier. Une fois, comme la foudre tombant du ciel, j'ai vu ma chère maman se faire transpercer par un harpon; son corps empalé s'est mis à ondoyer désespérément tandis que d'autres poissons s'ajoutaient l'un après l'autre sur cette brochette mortelle, comme des jetons sur une abaque. Là-haut, le visage riait. Une autre fois, la manne céleste s'est

avérée être un cadeau empoisonné. Je fus un des seuls à survivre, ma curiosité à l'égard des humains prévalant comme d'habitude sur ma faim. Dans le spectacle apocalyptique de ma race décimée, j'ai versé quelques larmes humaines qui se sont perdues dans l'océan de molécules de H₂O. Quand les véritables propriétaires sont arrivés sur les lieux du crime, ils ne paraissaient nullement enchantés de me voir rescapé. Au lieu de quoi, ils ont dit: "C'est ce poisson... Ce poisson à tête humaine... Il porte la poisse!" Un conciliabule eut lieu et il fut décidé que je serais vendu au premier intéressé.

Ce jour-là, je crus que mon heure avait sonné. Un acquéreur se présenta et le propriétaire lui proposa de me tuer sur le champs avec une grosse pierre, mais l'autre refusa, disant qu'il préférait de la chair tendre pour le souper, ce qui me valut un sursis. Je fus transvasé dans un baquet exigu et emporté le long des rues dont je ne voyais que les toitures. Dans la maison de mon hôte, l'eau s'obscurcit lentement avec les derniers rayons du jour. Des voix s'ajoutaient les unes aux autres autour de la table familiale entourée de convives débonnaires, dont les âges variaient du vieillard à l'enfant. Comme ces voix étaient mélodieuses tandis que chantaient pour moi les dernières minutes de mon existence.

Une main féminine me transvasa à nouveau de mon baquet à un chaudron rempli d'un liquide qui m'ébouillanta. Si j'avais pu parler à cet instant, j'aurais hurlé de douleur. Toute ma chair et mes yeux étaient en feu. Et l'horreur, c'est que je n'étais

pas encore mort, que je continuais de respirer comme une forge en feu à travers mes branchies haletantes. Personne ne daignait m'accorder le coup de grâce qui m'aurait extirpé de ce berceau incendié pour me plonger dans le néant douillet du rigor mortis! Puis je fus placé sur une assiette au milieu de la table, sous les yeux affamés et narquois de mes futurs prédateurs dans les boyaux desquels je me voyais déjà glisser, par morceaux hachurés, pour ensuite me phagocyter en eux. Agonisant sur mon lit de cresson, salé, poivré, saucé, bichonné, je respirais encore... Je pouvais déjà entendre les convives autour de la table se partager les différentes parties de mon corps (curieusement, personne ne voulait hériter de ma tête, ce qui ajoutait l'insulte à la blessure). Un seul demeurait silencieux. C'était un vieillard tout courbé par l'âge et je déduisis, d'après son air auguste, qu'il devait s'agir du patriarche de la maison. Nous n'arrêtons pas de nous regarder mutuellement, lui avec incrédulité et moi avec imploration. Au moment où je sentis les denticules d'un couteau se poser sur mon cou, je vis le vieillard agiter son bras d'un air éperdu.

-Non! Non! Ne le tuez pas...

-Qu'est-ce qui ne va pas, Ojisan?

-Ce visage... Il me fait penser à... quelqu'un.

-Mais voyons, Ojisan, ce ne sont que des superstitions...

-Je vous dis de le laisser tranquille!

-Mais enfin... on n'a rien d'autre à manger, sauf du riz.

-Il me fait penser... à un oncle que j'avais. Ce serait

sacrilège de le manger. Remettez-le dans l'eau, s'il vit encore, et retournez-le à la poissonnerie. Non! non! Jetez-le plutôt dans la pièce d'eau qui se trouve dans le parc à côté d'ici.

Ainsi, grâce à un oncle mystérieux, je fus sauvé in extremis et transvasé derechef dans une pièce d'eau poissonneuse. Il y avait là différentes sortes de poissons, mais je devins vite une vedette locale, le "genius loci" du parc. Des couples tombaient en arrêt devant moi et me pointaient du doigt à leurs enfants. "Regarde ce drôle de petit poisson à tête humaine..." On me prenait en photographie, on parlait de moi sans arrêt, on me trouvait presque beau. Et puis, une femme prétendit qu'après avoir jeté une pièce de dix yens dans la pièce d'eau, une semaine auparavant, son fils qui était malade se rétablit miraculeusement. Naturellement, elle en attribuait la cause à mes propriétés magiques. Cela fit sensation et, du jour au lendemain, la pièce d'eau fut transformée en un puits à souhaits bombardé de piécettes de monnaie.

Malheureusement, cette notoriété me valut d'être muté de la pièce d'eau où je coulais des jours heureux à un aquarium public où je coulerais des jours moins heureux encagé dans un cube de verre avec, pour voisinage, des squales et des tortues géantes de l'autre côté de la paroi. Sans doute me trouvait-on trop inestimable pour me laisser nager en liberté en présence de ravisseurs potentiels.

Mais cette existence routinière régie par quelques mètres cubes de vide aquatique commençait à me peser. Je résolus de

préparer mon évasion. Le défi était de taille, étant donné les mesures de sécurité entourant l'aquarium. Ma seule issue était d'attirer l'attention du public en leur prouvant que ma place n'était pas dans un vulgaire zoo marin. Un jour qu'une classe d'enfants défilait devant ma vitrine, une fillette se mit à me parler d'une voix câjoleuse, comme seuls les enfants doués d'animisme savent le faire. Chaque fois qu'elle me posait une question, je remuais mes lèvres de façon à former un "oui" ou un "non". Ce manège eut tôt fait d'exciter les autres enfants qui, à leur tour, alertèrent les adultes. Ceux-ci attribuèrent tout d'abord l'excitation des enfants à leur imagination mais force leur fut de constater que nos interactions dépassaient l'ordre de la simple prosopopée. Ne voulant pas passer pour des hurluberlus auprès des sceptiques, les moniteurs se contentèrent tout d'abord de négocier ma "location" auprès du personnel de l'aquarium sous prétexte que je ferais l'objet d'un projet scolaire.

A l'école, j'appris beaucoup de choses à travers la glace de mon aquarium personnel qui se trouvait juste à côté du tableau noir. Mon sujet préféré, naturellement, était la géographie. Pour la première fois de ma vie, j'appris l'existence des océans. C'est de là que la vie avait germé à l'aube du monde et c'est là que je devais retourner à tout prix, car chacune de ces taches bleues sur la mappemonde était comme un appel au large et je pouvais presque sentir l'odeur de fraîcheur émanant de ma race.

Entretiens, les recherches à mon sujet se poursuivaient. Mais la preuve de mon intelligence fut plus difficile à établir

que prévu. Tout au plus attribuait-on mes rictus à des réflexes extrêmement bien conditionnés et à un entraînement dénotant une sagacité supérieure à la moyenne de ma race. Mais tout ce qui dépassait ces prétentions se heurtaient à l'hilarité générale, surtout lorsqu'il était question de linguistique. Seuls les enfants ne me renièrent pas. Ils continuaient de me ravitailler en paroles et en psychologie relationnelle.

Un jour, vers la fin de l'année scolaire, les enfants confectionnèrent un tableau alphabétique grâce auquel, en pointant mon museau ici et là, je pus former des mots. Je répétais la procédure à maintes reprises de façon à dissiper le moindre doute. "JE VEUX PARTIR..."

-Où? demanda un enfant.

"OCEAN". "OCEAN". "OCEAN".

-Les enfants, que faites-vous là? demanda le prof. C'est la fin des classes, rentrez chez vous.

-Regardez, monsieur, le poisson parle!

-Ouais-ouais-ouais. On ne m'y reprendra plus à ce jeu-là.

-Mais je vous assure, prof... Il dit, le poisson dit qu'il veut aller dans l'océan.

-Pas question. A la fin de l'année scolaire, il retourne à l'aquarium. Bon, ça suffit. Je ferme la classe.

Je me mis à zigzaguer frénétiquement dans mon aquarium, versant des larmes aussitôt dissoutes.

-T'en fais pas, petit poisson, murmura un des enfants. Je m'en vais à Yokohama, pour les vacances d'été. Je t'emporterai

avec moi.

Je fis plusieurs prosternations nipponnes en signe de reconnaissance.

Mon sauveur tint parole et, une fois rendu à Yokohama, me jeta dans l'Océan Pacifique. Je nageai pendant des mois et des mois, loin des hommes. Mais partout où j'allais, les traces humaines se faisaient sentir. Je vis des baleines se faire harponner, des otaries se faire matraquer et déplaquer vivantes, des bancs entiers de poissons noyés par des déversements de pétrole dont je fus moi-même atteint. Suffocant, paralysé, je finis par échouer sur une île déserte, quelque part dans le Tropique du Cancer. Je ne pouvais pas retourner dans l'eau hautement toxique. Ma seule issue était de demeurer sur l'île. Après avoir barboté sur le rivage pendant plusieurs jours, me nourrissant de petits crustacées, je finis par m'adapter à l'air, quoique je sentisse la nécessité de rester à proximité du rivage. Décidément, mes gênes singuliers ne laissaient pas de me réserver des surprises. Avec le temps, je finis même par développer des embryons de bras qui me permettaient de me déplacer sur le sable. Chaque jour, j'effectuais des exercices afin d'accélérer le développement de mes bras. Je n'étais pas le seul d'ailleurs à jouir de cette singularité; sur l'île existait une race de poissons préhistoriques dotés des mêmes avantages que moi. Mais la rapidité de ma métamorphose était telle que certains de ces poissons cherchaient à s'accoupler avec moi dans l'espoir d'accélérer le processus darwinien pour leur progéniture. A la

fin, non seulement je disposais de bras pleinement développés, mais mon torse avait également une apparence humaine, ce qui m'apparentait à ces créatures fabuleuses dans la mythologie que l'on appelle les tritons.

Heureux sur l'île où je régnais en monarque, je crus que mes fréquentations avec les humains étaient désormais choses du passé lorsqu'un jour, au lendemain d'une tempête, l'épave d'un bateau vint s'échouer sur la grève. L'équipage était mort, mais parmi le butin qui se trouvait sur le bateau je découvris une machine à écrire. Il y avait également quelques livres dont les pages à moitié effacées par l'eau formaient un curieux mélange de silence et de mots rescapés. Tout à coup, la pureté des syllabes liquides constituant mon environnement sonore me parut décevante et j'éprouvai une nostalgie pour autre chose que la plénitude du sable, de l'air et de l'eau. C'est alors que, sortant du silence où je m'étais enseveli, je découvris de nouveau la nécessité des mots. Depuis, je tape à la machine chaque jour et j'envoie mes manuscrits à la mer dans des bouteilles de whisky trouvées sur l'épave du bateau.

AMBIGU

AMBIGU

"It is an illusion that we were ever alive..."
(Wallace STEVENS)

Lorsque l'aigre grelot du réveille-matin le tira de son sommeil, Paul allongea son petit corps en travers du lit pour lire l'heure sur le cadran. Les bras de Mickey Mouse indiquaient 7:00. Frétilant d'excitation, il sauta au bas du lit et commença à s'habiller, en prenant soin cependant de ne pas faire trop de bruit car M. et Mme Roche dormaient dans la pièce voisine. Paul ne comprenait pas comment ils pouvaient faire la grasse matinée quand il y avait tant et tant de choses à faire... Il était d'autant plus excité que c'était aujourd'hui samedi et qu'il n'y avait pas d'école. Dans la cuisine, il se prépara un bol de Corn Flakes qu'il alla manger dans le salon en regardant Bugs Bunny à la télévision.

Vers onze heures, il décida de sortir. Depuis un bon moment, des cris d'enfants déferlaient de la rue et il se sentait attiré par cette clameur. Il mit quelque temps à lacer ses souliers à cause de ses doigts gourds mais lorsqu'il se retrouva sur le seuil de sa porte, l'éblouissement de cette belle journée de printemps lui fouetta le sang. Comme il faisait bon humer cet air suave... Sur le trottoir, les gens allaient à grandes enjambées autour de lui, le dépassant rapidement, et Paul se demandait pourquoi ils étaient si pressés.

Sans y prendre garde, il aboutit devant l'école où il allait les jours de semaine. Dans la cour, des fillettes jouaient à la marelle, une deux, une deux, ou bien sautaient à la corde, hop hop hop. Il connaissait certaines d'entre elles. Violaine, Marie-Josée, Mathilde et... Annie qui, justement, lui fait un signe du bras. Paul lui rend son salut avant de poursuivre sa route.

Au coin de la rue, il entra dans un magasin de jouets et acheta une figurine Batman ainsi qu'un ensemble de construction Lego. Puis, son sac sous le bras, il reprit sa déambulation. Il ne savait trop où il allait mais ce désœuvrement ne lui pesait pas. Il s'arrêta un instant pour méditer sur sa destination. Tâtant sa poche droite, il en sortit une cigarette et l'alluma. Finalement, il opta pour le centre-ville.

Vers le milieu de l'après-midi, il passa devant la marquise d'un cinéma sous laquelle une petite file de silhouettes furtives faisait l'accordéon. Plus que le titre exotique sur la marquise, ce furent les affiches publicitaires qui captivèrent son attention. Il fouilla dans sa poche et compta son argent sur la paume de la main. Après quoi, il alla se mettre à la queue. Un adolescent boutonneux parlementait présentement avec la guichetière qui le dévisageait d'un air sceptique.

-Je vous jure que j'ai dix-neuf ans!

-Dans ce cas, montre-moi une carte d'identité...

-J'ai laissé mon portefeuille à la maison...

-Alors, je regrette, tu ne peux pas entrer. C'est un film pour dix-huit ans et plus. Au suivant...

L'adolescent s'éloigna d'un air penaud, en jetant un dernier regard libidineux sur les affiches. Son tour venu, Paul paya et entra.

Lorsqu'il sortit de l'obscurité de la salle de cinéma, il se trouva nez à nez avec Jean Leroy, qui était avocat de profession.

-Paul? Est-ce bien toi? Quelle bonne surprise! Si on allait fêter ça dans ce bar, là-bas?

Paul se gratta la barbe d'un air perplexe.

-C'est que, vois-tu, j'ai un rendez-vous...

-C'est bien dommage... En passant, ajouta Jean d'un air pénitent, je suis navré pour ta femme. J'espère que tu ne m'en veux pas si je n'ai pas pu assisté à son enterrement. J'étais en Italie quand tu m'as envoyé ton faire-part...

Paul haussa les épaules d'un air mélancolique.

-C'est bien loin tout ça... N'y pense plus. Mais il faut maintenant que je te quitte...

Là-dessus, Paul tira sa révérence et héla un taxi qui le déposa quelques minutes plus tard devant une maison.

Lorsqu'il pressa la sonnette, une jolie femme à la silhouette élancée vint lui ouvrir. Ils s'échangèrent quelques baisers sur les joues.

-Ma belle Hélène, comment vas-tu?

-Je t'attendais. Ne reste pas là, entre...

-J'ai un cadeau pour Michel...

A ce moment-là, la petite frimousse de Michel se matérialisa près de lui. En déballant le paquet que Paul lui tendit, il se

mit à gambader de joie.

-Regarde, maman... Une poupée Batman!

Tous les trois passèrent ensuite dans la salle à manger où les attendait une table garnie de victuailles, au milieu desquelles trônait un gâteau avec plusieurs chandelles. La conversation allait bon train quand, au milieu du repas, la sonnette d'entrée retentit. La jeune femme alla répondre et revint avec un homme à son bras. En voyant Paul, l'homme parut légèrement contrit:

-Excuse-moi, papa, mais il a fallu que j'aie fait réparer ma voiture au garage.

-Ca ne fait rien, fiston. J'en ai profité pour parler avec ta charmante épouse...

Le petit Michel se rua vers le nouveau venu en brandissant sa poupée Batman.

-Regarde ce que grand-papa m'a acheté!

L'homme décocha un regard gentiment réprobateur à l'endroit de Paul.

-Voyons, papa... Tu ne devrais pas dépenser tout ton argent en cadeaux. Surtout le jour de ton anniversaire!

-C'est bien mon droit. Je n'ai qu'un seul petit-fils et je peux bien me permettre de le choyer de temps en temps... Il a été si gentil avec moi l'année dernière... Vous vous souvenez de ce réveille-matin qu'il m'a donné? Eh bien, je le préfère à ma vieille pendule toute poussiéreuse.

-Tout de même... Tu devrais penser un peu plus à toi.

Combien gagnes-tu à cette école?

-J'enseigne cinq classes par semaine. Ca me suffit pour vivre.

-Tu ne dois pas te faire une fortune...

Vexé par la réflexion cavalière de son fils, Paul fut pris d'une quinte de toux. Celle-ci réveilla à son tour ses anciennes douleurs arthritiques. Il se sentait... tout à coup... très fatigué. Son verre de vin commençait à faire tourner les choses autour de lui. Pour masquer son malaise, il se mit à parler.

-Devinez qui j'ai vu tout à l'heure?

-Qui donc? demanda sa bru.

-Jacques... Non, pas Jacques, Jean. Jean... Jean... Comment s'appelait-il donc? Jean... Dutour!

L'homme et la femme assis devant lui (tout à coup, Paul ne savait plus qui ils étaient) le regardaient d'un air bizarre:

-Mais voyons, papa, Jean Dutour est mort il y a cinq ans...

-Ce n'est pas possible! Vous... (Paul s'apprêtait à dire: "Vous vous trompez, monsieur!", mais il lui semblait que cette figure était vaguement familière.) Tu te trompes...

-Ce devait être un autre que tu as vu...

Etait-ce possible? Et d'abord, qui était ce Jean Dutour dont il venait lui-même de parler? Il ne parvenait pas à joindre un visage à ce nom... de même qu'il ne parvenait pas à joindre un nom à l'homme qui était assis devant lui et qui persistait à l'appeler papa.

Définitivement troublé, Paul renversa son verre de vin dont

le contenu ensanglanta la nappe qui juponait la table.

-Il se fait tard... Je crois... que je vais rentrer.

L'homme et la femme s'offrirent à le raccompagner chez lui mais Paul refusa car il les soupçonnait d'en vouloir à son argent.

Dehors, le soir tombait. Il ne restait plus que quelques minutes avant que les lumières du jour s'éteignent complètement. Paul se mit à pleurer car il ne se souvenait plus de son adresse. Désespérément, il se mit à fouiller dans son portefeuille à la lueur d'un lampadaire et poussa un profond soupir lorsqu'il y trouva un papier où était griffonnée son adresse. Mais comme le trajet paraissait long! De vieillard ingambe qu'il était au début de la journée, il se sentait tout à coup accablé par la perspective de rentrer chez lui. Certes, il pouvait bien prendre un taxi mais la sagesse lui dictait de ménager ses économies. Il n'était pas riche et c'est pour cette raison qu'il avait consenti à louer une chambre au jeune couple qui vivait chez lui.

Au même moment, deux commères étaient assises sur un balcon. En voyant le vieillard tardigrade avancer à pas de tortue, elles se mirent à chuchoter sur un ton de conspiration.

-Regardez, c'est le père Paul. Celui-là, il sent le sapin. Il n'en a plus pour longtemps... A son âge, il ne devrait pas fumer comme il le fait.

-Quel âge a-t-il au juste?

-Personne ne l'a jamais su et il ne s'en souvient pas lui-même...

En rentrant chez lui ce soir-là, Paul trouva l'appartement plongé dans l'obscurité. Les Roche dormaient-ils déjà? Quelle paire de vauriens ces deux-là! Toujours en train de roupiller ou de baiser comme des lapins... Pas étonnant qu'ils soient sur l'assistance sociale. Où s'en va la jeunesse, mon Dieu?

S'il avait su... Son annonce dans le journal était pourtant fort claire: "Cherche couple marié, tranquille, et financièrement stable pour partager logement." Paul n'avait jamais réellement été convaincu qu'ils étaient légalement mariés mais comme le jour de l'entrevue ils s'étaient présentés chez lui dans une tenue soignée, il avait décidé de passer outre la première condition. Et voilà que les blousons de cuir avaient remplacé l'ancienne toilette et qu'ils apparaissaient maintenant sous leur vrai jour: deux délinquants mal dégrossis et irrévérencieux. Paul eut une moue d'indignation en songeant aux arriérés des deux derniers mois (il les aurait volontiers mis à la porte mais la vérité est qu'il avait peur d'eux). Les simples allusions qu'il avait faites à ce sujet n'avaient récolté que des ricanements et de fausses promesses cousues de fil blanc: "Attends, pépère, attends qu'on touche notre prochain chèque..." Le premier du mois arrivait et toujours rien. Seulement, les caisses de bière emplissaient le frigo.

C'est à peine si Paul osait maintenant s'aventurer dans la cuisine où les Roche avaient décidé de s'incruster au milieu d'un désordre de fumée de cigarettes et de vaisselle sale, s'excusant même de les déranger lorsque des amis à eux -une gang de motards-

engorgeaient la pièce. Ceux-ci se permettaient des libertés de plus en plus éhontées et un matin, à son réveil, Paul buta contre l'un d'eux couché au pied du lit au milieu d'une flaque jaunâtre et nauséabonde.

C'en était trop! Le plus simple eût été d'en aviser son fils qui aurait pris les mesures appropriées pour déloger cette bande de parasites, mais cela ne revenait-il pas à un aveu de couardise de sa part? Il décida encore une fois d'atermoyer, quoique sa grande devise dans l'existence avait toujours été de "ne jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire aujourd'hui".

De savoir les Roche endormis avait au moins l'avantage de lui assurer une nuit paisible. Avant d'éteindre sa lampe de chevet, il remonta son réveille-matin Mickey Mouse en réglant l'heure sur celle de sa montre. A sa grande surprise, les deux paires d'aiguilles accusaient un décalage d'une heure. Zut, il avait oublié d'avancer l'heure de son réveille-matin comme on l'avait annoncé la veille à la radio! Ainsi donc, il avait vécu toute cette journée dans l'illusion qu'il était une heure plus tôt qu'en réalité. Paul fut pris d'un léger vertige et se sentit un moment désorienté, comme s'il se trouvait entre deux fuseaux horaires.

Au moment où sa main s'apprêtait à éteindre la lampe, son regard tomba sur le frontispice d'un journal qui traînait sur la table de chevet:

"MICKEY MOUSE FETE AUJOURD'HUI SES 50 ANS!"

*

Au milieu de la nuit, il fut réveillé par la pression d'une main sur sa gorge.

"Hé! le vieux, éructa une voix avinée, où... où est-ce que tu caches ton sale pognon?"

Il discernait à peine les contours dans l'obscurité mais la voix lui parut désagréablement familière.

"T'es sourd, bonhomme? Je t'ai demandé où était ton fric!"

Nouvelle secousse.

-Comment veux-tu qu'il te réponde si tu l'étrangles comme ça? fit une voix féminine, légèrement moins ivre.

Lorsque la main se desserra quelque peu, Paul tâcha de crier pour alerter les voisins mais sa tentative fut jugulée par une rafale de gifles.

-T'avise pas de recommencer, vieux con, sinon je t'étrangle pour de bon!

Et Paul sut à cet instant-là qu'il était déjà mort. Si les Roche avaient tout simplement voulu l'argent, ils s'y seraient pris autrement, en fouillant en cachette sa chambre ou bien en tâchant de ne pas se faire reconnaître. Mais le voler aussi ouvertement, aussi impudemment, cela ne pouvait signifier qu'une chose: Paul constituait un témoin direct dont il faudrait ensuite se débarrasser. Ils avaient beau lui promettre l'indemnité en échange de sa confession, il savait bien qu'il n'en serait rien. Le destin avait parlé. Cette heure si précieuse qu'il croyait

avoir perdue au courant de la journée, voici qu'il la retrouvait avec une étrange sérénité.

Par les yeux de l'esprit, il pouvait avancer les aiguilles de sa conscience, devancer sa mort, rétrograder, et tout revivre avec un étrange détachement. Chaque minute comptait, chaque détail brillait d'un éclat neuf, même dans l'obscurité de la nuit, lui conférant ainsi la nyctalopie d'un hibou. Et pour la première fois, Paul éprouva une espèce de tendresse pour ses deux bourreaux, une tendresse difficile à comprendre sauf à la onzième heure peut-être, celle qui unit le prédateur et sa proie dans le cycle inéluctable de la nature. Ils pouvaient bien le détrousser, ces deux inconscients, Paul n'en avait cure. Il indiqua au jeune Raskolnikov où son trouvait sa planque: derrière la commode. La jeune fille trouva le commutateur et alluma tandis que son petit ami allait fouiller dans ce coin. Quant à Paul, il se contentait de fixer le plafond, sachant son sort décidé.

"La came qu'on va se payer avec ça!" hurla le voyou avec une jubilation hystérique.

-Et le vieux, qu'est-ce qu'on en fait?

-Je m'en occupe...

Paul contemplait le plafond. Le plafond bleu. Bleu comme le ciel. Le ciel où vogue parfois un nuage. Un nuage rectangulaire de la grosseur d'un oreiller...

"Paul, réveille-toi!"

-Hein? Quoi? fit le garçon d'une voix ensommeillée.

-Il faut cacher le vieux et déguerpir, dépêche-toi!

Paul... C'était son prénom. Comme le vieux qui, le visage cyanosé et les yeux fixes, dormait d'un sommeil roide et éternel entre eux sur le lit. Quel assommoir que la nuit dernière! Ils étaient tellement ivres qu'ils s'étaient endormis sur le lieu du crime...

Martine commençait à s'agiter, maintenant que son cerveau sortait du cirage.

-Arrête de t'énerver comme ça... fit Paul en s'étirant.

-Ce cadavre, là, il commence à m'embêter.

-Rien ne presse. Personne ne se doute qu'il est mort et puis... il ne recevait jamais de visite de toute façon.

-C'est vrai, convint Martine qui, admirant le flegme de son petit ami, commençait à se décontracter. Elle se pencha au-dessus du cadavre et apposa un baiser sur la joue de Paul.

-J'ai envie de faire la grasse matinée, pas toi? reprit Paul avec la grâce d'un milliardaire. Faut bien fêter notre nouvelle fortune...

-Attends! Reste-là, je vais t'apporter le déjeuner au lit.

-Tu es adorable!

Ils s'embrassèrent à nouveau tandis que dans la clarté du matin, les yeux globuleux du cadavre semblaient les fixer avec indulgence... et un peu d'ironie. Ils étaient jeunes, n'est-ce pas, et cela leur donnait tous les droits.

EPILOGUE

Paul, maintenant octogénaire et paralytique, regardait la télévision dans la solitude vespérale de sa chambre d'hospice. Depuis qu'il s'était brouillé avec Paul junior au sujet de la gestion de ses biens et que ses petits-enfants ne le visitaient plus, sa seule distraction consistait à suivre de ses yeux myopes les images qui clignotaient sur son petit écran. Au bulletin de nouvelles, on signalait le 128e départ de la navette Air-Lune. Derrière ses paupières de plomb qui se refermaient malgré lui, Paul sentait que lui aussi partait pour un long voyage... un dernier voyage. Et il sourit tristement en pensant qu'il allait bientôt rejoindre sa "chère Martine"... Sur le guéridon à côté de lui, la pendule s'était arrêtée.

A la télé, la programmation régulière céda l'antenne à une émission spéciale diffusée en mondovision: pour commémorer le centenaire de la célèbre souris Mickey Mouse, une équipe de scientifiques s'apprêtait à ressusciter son créateur Walt Disney, maintenant que les progrès en matière de dé-cryogénie étaient suffisamment avancés et que la guérison du cancer était devenue aussi banale que celle de la tuberculose. Ce fut une réussite. Lorsque notre Endymion sortit de son sommeil séculaire, la mine un peu perdue comme s'il revenait de la vallée des morts (ce qui était vrai d'une certaine façon), il s'écria: "MORTIMER! MORTIMER!", qui est, comme tous les historiens de la bande dessinée le savent, le nom initial de Mickey Mouse. Seule

déception au tableau: lorsque les nombreux folliculaires qui le tarabustaient de questions lui demandèrent ce qu'il comptait faire à présent qu'il se retrouvait à la tête d'une fortune décuplée, le multimilliardaire parut s'impatienter et répondit: "Prendre une marche." Ce qu'il fit séance tenante en fendant son chemin à travers le scrum des reporters.

LES FUNERAILLES DE LAZARE

LES FUNERAILLES DE LAZARE

Cela faisait déjà quelques années que Tadashi Iwamoto enseignait le japonais dans une université canadienne. Malgré le choc culturel et les rigueurs de l'hiver, il aimait ce pays au point d'avoir épousé une Québécoise de souche. La naissance d'une fille baptisée Lori-Yuriko vint sceller ce destin.

Il s'acquitta ce jour-là de son dernier cours du trimestre, à la fin duquel ses étudiants l'invitèrent à "prendre un pot" en son honneur dans un bistrot du coin. Tadashi hésita un instant car, outre le fait que ce genre de familiarité entre profs et étudiants était chose rare dans son pays, il y avait également une ombre sur son visage qui dénotait un drame intérieur. Mais pour cette même raison, c'est-à-dire en guise de dérivatif, il accepta.

Assis à la table du bistrot, il sentit en effet que les barrières commençaient à tomber à mesure que l'alcool agissait sur son sang. Donnant donnant, il se mit à parler de sa propre vie, son enfance à Yokohama, ses études à l'université de Tokyo puis à Paris où il était allé étudier la littérature française en qualité de boursier... Tout à coup, à la surprise de tous, il éclata en sanglots. Il pleurait bruyamment et de manière incontrôlable. Déconcertés, ses étudiants ne savaient que faire. Une étudiante lui tapota l'épaule d'un geste maternel tandis que d'autres paraissaient gênés par ce comportement intempestif.

"Allez-vous en..." parvint à articuler Tadashi. Mais comme

ses étudiants ne se décidaient pas à le laisser dans cet état, il se leva et tituba jusqu'à la sortie. Et c'est alors, dans la lumière du jour déformée par ses larmes, qu'il se revit dans une rue de Paris...

...Il regagnait son appartement crado qu'il partageait avec deux autres étudiants faméliques. Pour arrondir les fins de mois, il travaillait le soir comme plongeur dans un restaurant de la rue Montmartre et c'est de là qu'il revenait, éreinté. Sa bourse ne couvrant que le montant de ses cours, c'était à lui de voir au reste. Malgré tout, c'était Paris, capitale culturelle du monde, la ville-lumière, la cité fabuleuse dont il avait tant entendu parler dans ses livres et dont les rues s'animaient pour la première fois sous ses pas. La Seine, le Jardin du Luxembourg, l'Arc de triomphe, la Sorbonne, le Louvre, les Champs Elysés... Autant de noms magiques devenus chair. Comment oublier ces après-midis passés à la Bibliothèque nationale en compagnie de vieux birbes penchés sur des reliques du dix-septième siècle que le moindre courant d'air, aurait-on dit, allait transformer en particules de poussière? L'éternité rose et lie-de-vin était embouteillée là.

Tadashi rageait à l'idée que dans quelques semaines, à la fin de l'année académique, il lui faudrait rentrer au pays. Pour compenser cette échéance, il prenait les bouchées doubles: il marchait deux fois plus et lisait deux fois plus. A côté de la Bibliothèque nationale, la collection de livres qui se trouvait à

l'ambassade française au Japon faisait figure de nain. Tadashi espérait qu'en rupinant ses cours à l'Université Paris VII, il obtiendrait plus tard un poste solide dans l'enseignement qui lui permettrait de voyager à loisir, car les voyages avaient toujours été sa passion et le grand poème de sa vie. Et puis la nouvelle arriva, comme un gong au milieu de ses rêveries. Ce jour-là, en montant dans son appartement, il trouva une lettre portant le timbre de Yokohama.

"Mon cher petit Tadashi,

Ton père est mourant. Le médecin dit qu'il ne lui reste plus que quelques jours à vivre... Si tu le peux, prends l'avion le plus tôt possible. Je sais que cette nouvelle t'arrive à un très mauvais moment, mais les études peuvent toujours attendre tandis que ton père..."

La lettre était signée de sa mère. Tadashi se retira de ses cours, vendit tous ses meubles, et prit le chemin du retour. Il savait son rêve brisé à tout jamais. Même si son absence n'était que temporaire, le temps que dureraient les funérailles, il lui faudrait encore accumuler assez d'argent pour payer son retour en France et remplacer les meubles qu'il avait liquidés. Entretemps, il aurait manqué tous les examens...

Lorsque l'avion le déposa à Tokyo, il prit le train pour sa ville natale. A sa descente, il n'en crut pas ses yeux: son père, que l'on disait mourant, son père en personne l'attendait sur le

quai! Ce dernier fit même un entrechat pour marquer son rétablissement et sa bonne santé, quoiqu'il y eût comme une lueur de honte au fond de ses yeux. Tadashi éprouvait une émotion semblable à celle que durent éprouver les cousins de Lazare lorsqu'ils le virent entrer à la maison après sa résurrection. Si réjouissante que fût la nouvelle, c'était tout de même un couvert de plus pour eux (la parenté de Lazare devait être pauvre). Tadashi s'empressa d'embrasser son père mais, le moment des effusions passé, une inexplicable mélancolie fondit sur lui tandis qu'il cheminait aux côtés de ses parents en direction de leur maison. Un même silence pudique et embarrassé les enveloppait tous les trois.

Ce silence ne fit que s'incruster au fil des jours suivants, comme s'il était devenu le quatrième hôte de la maison. Entre eux, il ne fut plus jamais question de Paris ou d'études à l'étranger. Un soir, au dîner, Tadashi déclara qu'il envisageait de prendre un poste d'enseignant dans un petit lycée de la ville, sur quoi ses parents acquiescèrent tristement. Père et fils se voyaient maintenant tous les soirs. Mais, loin d'en profiter, il y avait comme un malaise entre eux, presque palpable. Le vieux Iwamoto perdait toujours le sourire à l'approche de son fils et baissait les yeux, toussait, se racornissait, comme s'il se reprochait sa vigueur.

Ainsi passèrent les années... Entretemps, grâce à son poste d'enseignant, Tadashi avait accumulé assez d'argent pour, non pas compléter ses études à l'étranger -ces jours-là étaient terminés-

mais pour être en mesure d'accepter un petit poste de professeur de japonais au Canada tout en s'assurant son train de vie. Ce fut son second départ pour l'Occident.

Là-bas, il rencontra Catherine et tomba amoureux d'elle. Les noces étaient prévues pour le printemps. En ouvrant la lettre que lui envoya sa mère quelques jours avant le mariage, Tadashi s'attendait à lire que, faute d'argent, ses parents ne pourraient pas venir. Mais la nouvelle fut toute autre: la lettre faisait part de la mort de son père qui avait finalement succombé à son cancer. Le mariage fut reporté, et Tadashi, malgré sa honte, dut emprunter à la famille de sa fiancée pour payer le billet d'avion jusqu'au Japon.

Durant toutes les funérailles, Tadashi ne pleura pas, et, bien qu'il se reprochât sa froideur, il ne pouvait oublier la honte que lui avait causée l'emprunt à sa belle-famille. Il ne parvenait pas non plus à se convaincre de cette mort, comme si son père s'amusait à jouer à cache-cache dans les jardins de l'éternité.

L'avant-veille de son retour au Québec, il fouillait dans les affaires de son père. Bien entendu, il n'y avait aucun objet de valeur à y chercher. Tadashi espérait tout au plus trouver un objet sentimental par lequel se rappeler la mémoire de son père quand il serait là-bas, de l'autre côté du Pacifique... Et c'est alors qu'il tomba sur un journal que son père avait tenu à son insu pendant des années -jusqu'à sa mort. Par un curieux dédoublement, Tadashi se revit dans ces pages à l'époque où il

était un lycéen pauvre mais bouillonnant de rêves, puis lorsqu'il était parti étudier à l'Université de Tokyo (son père avait même inséré des extraits de ses lettres), enfin ses jours à Paris (son absence le rendait encore plus présent dans l'esprit de son père)... Puis revint un incident familial: son rappel au pays, les funérailles qui n'avaient pas eu lieu, le père miraculé, ses études abrégées, le rêve brisé... Derrière le silence et le calme apparent du père, Tadashi apprit les larmes, les remords, les mains frappant la poitrine... Tout cela, son père l'avait gardé pour soi, telle une tumeur dont on ne se remet pas.

La dernière entrée, écrite par une main chancelante, datait de quelques jours avant sa mort.

"Cette fois-ci, ça y est, je pars pour de bon... Mon Dieu, faites que ce ne soit pas encore une fausse alerte. J'ai prié ma femme de ne pas informer mon fils de l'état de ma santé et de ne lui écrire qu'après ma mort. Elle n'y a consenti qu'à contrecœur, la pauvre. Mon fils va bientôt se marier, je ne veux pas lui gâcher son bonheur. Il y a tant de choses que je voudrais dire à mon fils avant de quitter ce monde... Mais quand je pense au tort que je lui ai déjà causé, que je lui causerai encore une fois lorsqu'il devra revenir pour mes funérailles, à sa carrière brisée, je n'ai plus que le goût de disparaître... Ce jour-là, à la gare, comment ai-je pu avoir l'impudence de le regarder dans les yeux? Oui, c'est ce jour-là que j'aurais dû mourir..."

Tadashi lut le passage avec une certaine émotion, mais sans verser la moindre larme comme au jour des funérailles. Il ne s'expliquait pas son détachement, allant même jusqu'à se demander s'il était un mauvais fils. Puis, avec le temps, il s'était résigné à la sécheresse de son coeur.

Et voilà que des années plus tard, à la table d'un bistrot, il s'était mis à sangloter comme un insensé devant des étrangers. Mais tout était bien maintenant, une immense dette venait d'être acquittée, et lorsque Tadashi releva les yeux vers l'horizon, il vit le soleil qui se couchait paisiblement au-dessus des arbres.

LA LOI DE MURPHY

LA LOI DE MURPHY

*"Tout homme porte en soi un crime inconnu
qui suinte et qu'il expie."*

(Anne HEBERT.)

Dès mon réveil, je savais que la journée allait être catastrophique. L'ouverture de l'oeil droit, puis de l'oeil gauche, s'est pourtant faite sans problème: pas de poussière mal venue, d'ectropion, ou de paupières collées par la mite. C'était autant de gagné. Tout a commencé quand j'ai redressé la tête: j'ai ressenti une vive douleur au cou, comme si je m'étais tordu un muscle cervical. "Je le savais! Je le savais!" me suis-je écrié et, bien entendu, je me suis étouffé dans ma salive. J'essaie de vivre avec la plus grande économie de gestes mais il est bien difficile de se lever le matin sans recourir à ce geste inaugural, à moins de se traîner hors du lit par la seule traction de ses jambes, à la manière péristaltique des serpents.

Assis au bord de mon lit, comme un plongeur face à un océan hostile, j'ai pensé un moment me recoucher mais un regard en arrière m'en dissuada. Au milieu de mon lit gisait une flaque à la couleur de l'abricot mais, hélas, sans son arôme... Je ne sais quels rêves sordides hantent mes nuits, que le matin s'empresse d'effacer aussitôt, mais j'imagine que je préfère les eaux troubles et incertaines de la vie plutôt que le maëlstrom de mes cauchemars dont cette flaque brune n'est que l'embrun. C'est ce

qui me sauve de la catatonie. La nuque dolente, je me suis donc levé en enfilant une seule pantoufle car celle de gauche manquait. A pas comptés, je me suis avancé jusqu'à la porte contre laquelle j'ai collé mon oreille en retenant mon souffle. Qu'est-ce qui m'attend derrière cette porte? Les autres chambres, me direz-vous, mais ce n'est pas si simple. Rien n'est aussi simple dans la vie d'un névrosé qui, pour comble d'infortune, a le malheur de s'appeler Murphy. Murphy. Murphy comme dans "Murphy's law". Ce nom appelle sur lui tous les malheurs et ce n'est pas un hasard si, à ma naissance, j'ai été appelé à ce nom par quelque fée Carabosse. Etonnamment, je suis encore en vie. Pourquoi suis-je encore en vie? Pour expier, encore et encore, l'inexpiable, l'innommable, la faute de vivre. Les dieux me laissent en vie pour expier la faute de vivre.

J'hésite encore à ouvrir la porte. Pesant le pour et le contre, je fais un bilan de la journée d'hier. Le réveil qui n'a pas sonné, ma course précipitée dans les rues où j'enfonce du pied une crotte de chien, l'autobus qui part sans moi et le chauffeur de taxi qui m'engueule parce que je n'ai pas assez de monnaie, mon retard à l'université, le professeur qui me sermonne devant tout le monde, la guêpe qui entre par la fenêtre et danse autour de ma tête incapable de se concentrer sur les colles de l'examen (les Japonais disent: "Quand vous avez le visage en larmes, c'est le moment que choisit l'abeille pour vous piquer"), la piqûre, mon retour à la maison où je trouve une baignoire débordée, les voisins qui viennent récriminer, l'opération de

drainage qui dure deux heures, et au programme l'après-midi et le soir, la pénurie de papier hygiénique au moment où j'en avais besoin, le dîner brûlé, la visite des Jéhovas quand je m'apprête à donner le coup de fion à un travail (je les attendais, ceux-là, sur un fauteuil de velours mental), mon inspiration ruinée, miraculeusement retrouvée, et le virus dans mon ordinateur, tous les documents effacés...

Une journée ordinaire, quoi.

J'ouvre la porte avec précaution. Je risque une jambe au-dehors, puis une autre. Jusqu'à présent, rien à signaler. Mais ne pas me réjouir trop vite. Il n'est pas impossible qu'un lion rôde dans la maison. Il se pourrait bien que, par un engrenage de circonstances digne d'un Dupin, un cirque ambulante ait traversé la ville à l'aube et que, par la négligence d'un dresseur qui aurait bu trop de whisky la veille, il ait poussé la grille de sa cage juste devant la fenêtre de ma maison dont je ne vous dévoile pas l'adresse au cas où des sicaires seraient à l'écoute. Ces choses-là m'arrivent tous les jours. Du moins, elles m'arrivent tous les jours dans la tête, ce qui revient au même. Lion, gentil petit lion, où te caches-tu? Je suis là, viens me lacérer et me dévorer...

Mais non, pas de lion. A mesure que j'avance, le lion est remplacé par un tigre, un gorille, un vautour, toute une jungle imaginaire... Le calme presque pascalien de ces chambres trop bien rangées est suspect. J'avance sur un jeu d'échecs, sans comprendre que Pandore ne m'ait pas déjà terrassé avec sa

diagonale du fou. O gestes trop parfaits, trop purs, combien de temps encore...?

A la cuisine, je me prépare un petit déjeuner. Je ne comprends pas que les rôtis n'aient pas brûlé ou que l'huile des bacons pendant la friture ne m'ait pas sauté à la figure... Le cadran sur le mur, qui fonctionne miraculeusement, m'indique que j'ai deux belles heures devant moi avant mon cours à l'université.

Qu'est-ce que c'est que toutes ces mignardises? Les oeufs me sourient, la salière (que j'ai l'habitude de renverser) et la poivrière (qui a l'habitude de me faire éternuer) me sourient, le reflet au fond de ma tasse de café me fait des risettes. La radio annonce du beau temps, c'est incroyable.

Dans la rue, je ne rencontre aucune échelle sous laquelle je me vois obligé de passer. Je remarque bien un édifice en construction mais j'ai beau me tenir à proximité de l'échafaudage, aucune brique ne tombe sur moi (ce n'est pas pour rien que j'ai le crâne si plat, allez).

A l'université, je récolte un A pour l'examen d'hier. Incroyable! Et je n'ai pourtant répondu qu'au tiers des questions! Le professeur me fait des oeillades durant le cours, comme si ma seule présence au cours était pour lui un immense honneur.

A ma sortie, le ciel est toujours au beau fixe. Pas un nuage en vue. Se pourrait-il, se pourrait-il que ce soit une journée "parfaite"? Une journée sans ride et vierge de tout tracas comme

je n'en ai jamais connue? La tête me tourne, j'ai envie de vomir, tout cela me rend asthmatique. D'habitude, mes tracas ne sont que des abcès de fixation à des malheurs plus grands et dès qu'ils disparaissent, révélant quelque chose de plus monstrueux, je me prends aussitôt à les regretter, comme le pauvre ses oripeaux.

Plus tard à la maison. Les voisins sont venus s'excuser pour hier et m'ont invité à dîner. Ils veulent que je sois le parrain de leur prochain enfant. Je les ai quittés il y a une heure, les bras chargés de bouteilles de champagne. Me voici présentement assis devant ma télé. J'ai acheté un billet de loterie -non pas par optimisme mais parce qu'acheter un billet de loterie fait partie des gestes symboliques de la médiocrité- et j'attends la combinaison gagnante. Mes chiffres sont: 1234567 (pure formalité, comme on peut le voir).

"Mesdames et messieurs, voici les numéros pour le tirage de cette semaine: 1... 2... 3... 4... 5... 6... et..."

Je deviens fou! Un numéro encore, un tout petit numéro de rien du tout et je suis millionnaire! Ma poitrine est en train d'exploser. Mon Dieu, faites que ce soit n'importe quel chiffre mais pas un 7! PAS UN 7! sinon je crève sur place!

"...sept."

Quand je me suis remis de mon évanouissement, il était minuit moins 10. Le futur avorton de mes voisins allait avoir un millionnaire pour parrain. J'ai pensé à tout ce que je pourrais acheter avec ma nouvelle fortune: une nouvelle brosse à dents, un beau veston de tweed, et puis... et puis quoi encore? J'avais

beau cherché, je me sentais comme lors de l'examen: la tête vide.
Cancre.

Et c'est alors que j'ai entendu les trompettes, que j'ai vu les Quatre Cavaliers descendre du ciel incandescent sur leurs Pégases, que j'ai senti l'immeuble trembler sur ses fondements, que j'ai vu une tête bulbeuse s'encadrer dans l'écran de télé et parler sans remuer les lèvres ("Avis à tous les terriens... Nous, habitants de la planète #\$\$!Py[r]+t*Vy[r], avons décidé d'envahir la Terre..."), que j'ai vu la Peste drapée de noir marcher dans les rues que les crues inondaient...

Alors, calmement, j'ai fait ma valise et je me suis habillé pour l'Apocalypse.

KEIKO

KEIKO

C'était un belle journée lumineuse de printemps et les cerisiers étaient en fleurs. Cela faisait une semaine que j'étais arrivé à Tokyo et je l'avais naturellement passée à parcourir la ville avec toute l'avidité d'un étranger enfin revenu sur son sol natal.

Je me trouvais cet après-midi-là dans une banlieue de la ville et je me demandais avec anxiété ce qui m'attendait à la destination vers laquelle je m'acheminais. Dans ma main, un morceau de papier et sur ce papier, une adresse. Finis les amusements touristiques, il fallait maintenant passer aux choses sérieuses... Ma marche me conduisit dans un quartier modeste situé près du port de la Baie de Tokyo. Et tout à coup, j'étais là, devant la maison indiquée. C'était une maison quelconque et plutôt humble. J'attendis quelques minutes sans pouvoir me décider. Enfin j'appuyai sur la sonnette. Au bout d'un moment une jeune femme apparut.

-Bonjour. Je... je voudrais parler à Mlle Keiko Tamaki, s'il vous plaît.

-Pardon?

Je dus faire un effort pour travailler mon accent qui, je m'en doutais, devait être passablement rouillé.

-Mlle Keiko Tamaki habite-t-elle ici?

-C'est moi...

-Euh... Permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Noborou Nakajima. Je ne sais pas si mon nom vous dit quelque chose...

Son visage passa successivement de la surprise à la consternation puis à la froideur. Je compris alors qu'elle m'avait reconnu.

-Que voulez-vous, dit-elle sèchement.

-Je voudrais vous parler de certaines choses. Si vous avez le temps...

-Je suis très occupée.

-Je pourrais peut-être revenir une prochaine fois?

-Je ne sais pas. Mais en ce moment je suis occupée.

-Dans ce cas, dis-je penaud, excusez-moi de vous avoir dérangée...

J'avais déjà fait quelques pas lorsque sa voix me rappela.

-C'est bon. Vous pouvez entrer. Mais pour quelques minutes seulement.

Elle me conduisit dans une petite pièce qui devait être le salon. Je devinai sa gêne à me voir détailler des yeux cette maison aux dimensions si étroites et à l'ameublement si modeste. Il ne devait y avoir, en tout et pour tout, que trois pièces. Le salon, une chambre à coucher, et la cuisinette au fond, contiguë au salon. Le seul luxe de la maison consistait en une fenêtre par laquelle on pouvait voir la Baie de Tokyo dont les eaux bleues ondulaient comme un tableau mouvant.

Keiko s'absenta pour aller préparer du thé. Je savais que

cette courtoisie n'était rien de plus qu'une formalité typiquement japonaise et qu'elle ne s'y prêtait qu'à contrecœur. Je profitai de son absence pour examiner les photos collées aux murs. Toutes montraient, en dehors de Keiko elle-même à différents âges, une femme dont je devinais l'identité troublante. Autrefois, cette femme m'aurait répugné. Mais j'étais à présent un jeune homme et, avec le temps, mes sentiments avaient mûri. J'espérais qu'il en fût de même pour Keiko. Quand celle-ci revint, elle surprit mon regard et son visage se durcit. Elle posa le plateau sur une table basse devant moi et sans plus tarder :

-Vous aviez des choses à me dire, dites-les.

-Mlle Tamaki, ce que j'ai à vous dire n'est pas très gai. Cependant, vous êtes en droit de connaître la vérité et c'est pourquoi je suis venu des Etats-Unis expressément pour vous parler. Alors voilà... Mon père, je veux dire votre père, Yukio Nakajima, est mort il y a trois semaines... Croyez-moi, je suis navré de vous apprendre cette nouvelle.

A ces mots, Keiko courba la tête et demeura un long moment muette. Le sang avait reflué de son visage et je sentis dans son regard une défaite indicible. Je crus qu'elle allait pleurer mais, avec une volonté inouïe, elle maîtrisa sa voix.

-Je vous... remercie... pour le déplacement... Maintenant, je vous prie de partir.

Je sentis qu'il était inutile d'insister et que cela ne ferait qu'alourdir la situation. Je regardai tristement la petite

tasse de thé inentamée devant moi en me remémorant ma propre réaction lors du décès de mon père. Je me suis levé.

-Je resterai à Tokyo pendant quelques jours...

Je voulais ajouter "...si jamais vous éprouvez l'envie de parler à quelqu'un" mais, voyant qu'elle ne m'entendait plus, je me tus et partis.

2

Je passai le reste de la semaine à errer dans la ville, cherchant à tromper mes pensées en jouant au touriste. J'avais pris une chambre dans un hôtel sur la rue Yasukuni. Je visitai le Palais Impérial, les jardins du sanctuaire de Meiji, le Musée National au parc Ueno et j'assistai même à une représentation de Noh. Chaque soir, j'allais dîner seul dans un restaurant spécialisé en fruits de mer, à deux pas de mon hôtel.

Cependant, j'avais beau faire, je ne pouvais m'empêcher de penser à Keiko. Je m'inquiétais pour elle. Son visage défait et solitaire me hantait. Je revoyais également son pauvre petit logis et je me sentais étreint par une pitié poignante. Tout autre personne qu'elle ne m'eût inspiré qu'une vague compassion, mais il me semblait qu'avec Keiko j'avais une dette personnelle. Et pourtant, c'était la première fois que je la voyais. Ou plutôt non, car nous nous étions connus dans notre lointaine enfance. Mais tout cela le temps s'était chargé de le balayer de ma mémoire. Et puis il y avait eu le départ et l'émigration en

Amérique. L'océan, désormais, s'ajoutait à l'oubli. Mais je n'avais jamais totalement oublié Keiko car mon père se faisait un devoir, quand ma mère n'était pas dans la même pièce, de la rappeler à mon souvenir.

Keiko est ma demi-soeur du côté paternel. Son existence avait toujours été un brandon de discorde entre mes parents. Les circonstances ayant présidé à sa naissance n'étaient pas pour inspirer à ma mère autre chose que de l'aigreur. A cette époque, mes parents étaient propriétaires d'un bar à Tokyo, le "Carmen", d'après le célèbre opéra du même nom. Mon père en était le gérant, quoiqu'en réalité tous les fonds provenaient de la famille de ma mère. Il y avait beaucoup d'entraîneuses à l'emploi du bar, destinées surtout à aguicher les G.I. américains, et c'est ainsi que mon père rencontra la mère de Keiko qui allait devenir sa maîtresse. Cette liaison dura plusieurs années car mon père, à cette époque-là, avait tous les défauts d'un séducteur sans vergogne. Ma mère dut supporter l'outrage de voir sa rivale, une de ses employées, vivre en concubinage dans le même bâtiment, à l'étage inférieur. C'est ainsi que Keiko naquit, au milieu de la furie et de la zizanie de ce ménage à trois. Enfant détestée par ma mère, délaissée par la sienne propre, elle montra dès ses premières années un tempérament sauvage et violent. Tout en elle était colère et fougue. Une fois, me raconta ma mère, Keiko me mordit jusqu'au sang parce que j'avais tenté de lui reprendre un ours en peluche qu'elle m'avait arraché des bras. Ma mère gifla Keiko, dont elle ne souffrait la présence que parce que mon père

apitoyé emmenait Keiko se joindre à nous quand la mère de celle-ci travaillait comme entraîneuse. Mais cet incident détermina ma mère à mettre un terme à cette situation intolérable. Elle plia bagage et, moi avec elle, partit rejoindre son frère installé aux Etats-Unis, histoire d'éviter le scandale d'une séparation dans son pays. Quelques mois plus tard, mon père, repentí, quitta tout et vint nous rejoindre. Il ne devait plus jamais revoir Keiko.

Toutefois, il lui écrivit plusieurs années plus tard. Entretemps Keiko avait grandi et tout oublié de l'existence de cette demi-famille que nous étions. Sa mère lui avait tout caché. Celle-ci lui racontait que son père était un exilé politique réfugié en Amérique et qu'un jour il reviendrait la chercher. Keiko envoya à mon père des lettres passionnées où elle appelait son retour. Elle écrivait sa tristesse de ne savoir que répondre à ses camarades de classe lorsqu'ils lui demandaient où était son père. Elle écrivait sa tristesse de voir sa mère condamnée au célibat et à l'opprobe sociale. Un jour, mon père reçut un article de Keiko publié dans le journal de son école et qui avait pour thème un voyage en train. Alors que toutes les autres écolières parlaient de leur excitation à la vue des paysages pittoresques, Keiko parla de sa mère, comment elle l'avait accompagnée jusqu'à la gare en lui disant de ne pas s'en faire pour elle, qu'elle irait bien, qu'elle se permettrait même quelques sorties au cinéma, comment elle était restée là sur le quai, seule quand tous les couples de parents s'en allaient... Keiko ne vivait que pour le jour où tous les trois seraient enfin

réunis et elle brodait tout un roman sur la vie heureuse qu'ils mèneraient alors. Mon père, par lâcheté, l'entretenait de fausses espérances. Mais un jour, las de jouer le jeu, il lui envoya une longue lettre où il lui dévoilait tout, à commencer par sa famille légitime. A partir de ce jour-là, ce fut le silence.

3

Comme si j'étais attiré par un aimant, mes pas me menaient toujours aux environs de la maison de Keiko. Plus rien ne me retenait à Tokyo et pourtant je persistais à prolonger mon séjour. Un soir que je me promenais le long du port, j'aperçus une silhouette accoudée sur la balustrade d'une jetée. Je la reconnus et m'approchai furtivement d'elle. Elle avait le dos tourné. Je restai un moment à contempler sa longue chevelure d'ébène, irisée par les feux rougeoyants du crépuscule. Une odeur saline et iodée caressait mes narines. Une rafale l'obligea à se retourner pour replacer ses cheveux. Quand elle me vit, son visage s'empourpra, à moins que ce ne fût la fraîcheur de l'air qui fit étinceler ses joues.

-Bonsoir, bredouillai-je. Est-ce que je peux me joindre à vous?

-Si vous y tenez, dit-elle en se retournant vers la mer.

A ma surprise, ce fut elle qui rompit le silence.

-Je vous demande pardon pour la dernière fois.

-Ce n'est rien, croyez-moi.

-Comment... est-il mort?

-D'une crise cardiaque.

-Pauvre...

Je sentais qu'elle voulait dire "père" mais elle s'abstint. Pour briser ce non-dit gênant et lui prouver que je ne nourrissais aucune rancune à l'égard du passé, je crus bon de lui demander:

-Comment va votre mère?

-Moi et ma mère... nous ne nous voyons pas souvent depuis quelques années. Mais je suppose que c'est une excellente occasion pour corriger cela, dit-elle d'une voix ironique.

Je ne comprenais pas très bien ce qu'elle voulait dire. S'était-elle brouillée avec sa mère? Mais alors, qu'en était-il de ce merveilleux et indissoluble lien mère-fille dont elle parlait dans ses lettres à mon père?

-Comment était-il les dernières années? s'enquit-elle.

-C'est-à-dire que... Mes parents ont divorcé il y a cinq ans. J'habitais avec ma mère, alors je le voyais peu.

Je lus l'étonnement sur son visage. L'étonnement d'avoir été privée d'un père qui aurait pu être le sien pendant ces dernières années...

-Etiez-vous là lorsqu'il est mort?

Je sentis une boule dans ma gorge.

-Non. Ce sont ses voisins qui l'ont trouvé. Deux jours après.

Elle se tourna vers moi avec un regard accusateur et je

sentis dans la fougue de son mouvement toute la petite fille qu'elle avait dû être autrefois. Mais elle se contenta de dire, cette fois sans retenue: "Pauvre papa..."

-Keiko, je sais que vous devez m'en vouloir pour tout ce qui s'est passé autrefois, mais le passé est le passé. Ne croyez-vous pas qu'il serait temps d'oublier tout cela? Nous sommes demi-frère et demi-soeur après tout...

Comme Keiko ne disait rien, je poursuivis:

-Quant à moi, je tiens à vous dire que je ne vous en veux pas. Au contraire, je souhaiterais que nous soyons... bons amis.

-Monsieur Nakajima, j'ai été seule pendant si longtemps... Comment pouvez-vous comprendre mes sentiments? Le passé est le passé, dites-vous. Ce n'est pas si simple. Pas si simple...

Là-dessus, elle changea de position et alla s'appuyer un peu plus loin contre la balustrade, le dos au vent.

-Vous avez eu votre part de bonheur. Moi pas. Quand on a eu sa part de bonheur, on peut se permettre de penser comme vous. Mais tout le monde n'a pas ce luxe, voyez-vous...

Légèrement froissé par cette remarque qui désarçonnait mon beau discours fleuri, je me tus. Keiko aussi se taisait. A ce moment, elle sortit un paquet de cigarettes de son blouson et en alluma une. (Je savais que les fumeuses étaient mal vues au Japon mais après dix minutes je connaissais assez bien Keiko pour savoir qu'elle s'en moquait éperdument.) Elle eut un geste hésitant puis me tendit le paquet.

-Vous en voulez une?

-Non merci. Avez-vous dîné?

-Non. Je dois d'ailleurs rentrer pour préparer le repas.

-Je suppose que votre mari vous attend?

-Je... ne suis pas mariée. Je vis seule.

Il y avait du défi dans sa voix.

-Permettez-moi alors de vous inviter à dîner. Il y a un restaurant dans les environs...

4

Dans le restaurant, nous nous sommes installés au sushi-bar. Keiko semblait connaître le cuistot qui l'accueillit en la gratifiant d'un large sourire. Drapé dans son kimono, le front ceint d'un bandeau, il me fit penser, je ne sais trop pourquoi, à la caricature du cuisinier-samurai jouée par Jim Belushi dans "Saturday Night Live". Ah! New York... Il y avait d'ailleurs quelques touristes américains dans la salle et, paradoxalement, je me sentais moins dépaysé par leur présence, comme si je faisais moi-même partie de cette caste de "gaijin" pour qui le Japon demeurera toujours un mystère... comme Keiko ce soir-là. Elle riait maintenant, mais pour des raisons que j'aurais préféré ignorer.

"Fais-moi ton numéro", dit-elle au cuisinier dès l'instant où nous nous fûmes assis.

Ce "numéro" consistait à charcuter les crevettes vivantes. Keiko semblait prendre un plaisir morbide à voir les pauvres

bêtes tronçonnées, hachurées, dépecées... Ses yeux se dilataient dans une étrange délectation. Je préférai détourner les miens vers les estampes aux murs. Lorsque les plats furent servis, ce fut avec indifférence qu'elle toucha au sien, comme si tout le repas avait consisté dans le plaisir des yeux. Je dois dire que mon appétit n'était guère plus grand que le sien, malgré mon penchant habituel pour les fruits de mer.

Comme c'était la première fois que je voyais Keiko détendue, je décidai de passer l'éponge sur cet incident que je m'accusais maintenant d'exagérer. D'ailleurs, elle insistait pour que je boive du saké, remplissant mon gobelet après chacune de mes rasades, de sorte que ma sensibilité commençait à s'éteindre. Quant à elle, elle semblait prendre plus de plaisir à me voir m'imbiber d'alcool qu'à boire elle-même. Tandis que je me laissais sombrer doucement dans une béatitude silencieuse, elle conversait avec le cuisinier. Son profil pur me faisait penser aux estampes stylisées que je voyais aux murs. Peut-être était-ce l'empressement du cuisinier à vouloir lui plaire qui me la fit voir avec des yeux neufs. Keiko m'apparut alors dans toute sa violente beauté, mais je chassai vite cette fièvre malsaine de mon corps.

Dehors, l'averse qui s'était mise à tomber me fit l'effet d'un baume. Nous arrivâmes à la maison de Keiko détrempés. Keiko s'offrit à me faire couler un bain chaud mais j'insistai pour qu'elle le prenne avant moi car elle grelottait de la tête aux pieds. Mon tour venu, je fus surpris de constater que l'eau de la

baignoire n'avait pas été vidée. C'est alors que je me rappelai la façon japonaise de prendre un bain, qui veut que chaque membre de la maisonnée se savonne à l'extérieur de la baignoire pour ensuite se rincer dans la même eau. Le fait de me glisser dans cette eau savonneuse et onctueuse, encore imprégnée de sa peau satinée, me causa un émoi indescriptible. A travers les vapeurs halitueuses du bain et de mon ivresse, je fus le jouet d'images contradictoires. L'une d'elles me frappa par son caractère insolite: l'image de Marat noyé dans un océan de vin... Keiko devait être en train d'écouter un disque ou de regarder la télévision car une musique familière me parvenait aux oreilles. C'était la chanson-thème du film "Merry Christmas Mr. Lawrence" du compositeur japonais Ryuichi Sakamoto. Et chacune de ces notes perlées semblait épouser les gouttes de pluie qui s'écrasaient contre la haute vitre de la salle de bains. La somnolence me gagnait.

Sans trop savoir comment, je me retrouvai allongé sur un tatami. Il y avait une ellipse dans mes souvenirs... Le jour déclinait dans la fenêtre. Keiko était agenouillée à mes côtés et me tamponnait le front avec une compresse. Honteux de ma conduite, j'essayai de me redresser... mais mon effort céda à la première flexion de mon bras. Les forces de la fièvre étaient trop lourdes. Je me contentai de fixer mon regard sur Keiko agenouillée près de moi. Elle ne portait qu'un léger kimono et je pouvais voir, dans l'échancrure du tissu, une plage de chair laiteuse qui me fit frissonner. Puis, comme dans un rêve, elle

écarta lentement les pans de son kimono... et je m'abandonnai à la nuit.

5

Quelque chose me réveilla. Était-ce un bruit? un pressentiment? Mes yeux fouillèrent l'obscurité d'une chambre que j'avais oubliée. Quelque chose étincela dans la pénombre lunaire, comme le brasillement d'une lame solitaire en haute mer. Keiko, dans un coin de la pièce, me fixait comme une araignée. L'intensité de ses yeux était telle que je sursautai. C'est alors que je m'avisai qu'elle tenait un long couteau dans sa main, ce qui acheva de me réveiller tout à fait. Mais au moment de me redresser, je sentis une résistance à l'endroit de mes quatre membres. Du mieux que je pus en juger à la clarté de la lune, on les avait sanglés, me réduisant ainsi à l'immobilité.

-Qu'est-ce que tu fais? bredouillai-je.

-Pourquoi es-tu venu? marmonna-t-elle entre ses dents.

Alors le souvenir de tout ce qui s'était passé entre nous depuis ces vingt-quatre heures, de la nuit irréparable que nous venions de vivre ensemble, m'accabla d'un seul coup et je ressentis une immense fatigue. Je laissai la rumeur de la mer parler à ma place...

-Tu m'as... tout volé... poursuivit-elle.

Me méprenant sur ce qu'elle voulait dire, je répliquai:

-Je ne t'y ai pas forcée! C'est plutôt le contraire... Et

puis, laisse ce couteau tranquille... Tu pourrais te faire mal.

Elle eut un rire dédaigneux.

-Mal... comme ceci?

Et joignant l'acte à la parole, elle dessina une raie sombre sur la neige de son bras qu'elle lécha ensuite avec un étrange sourire. C'était Keiko et ce n'était plus elle. De me savoir dans la même chambre que cette femme m'inspirait de l'effroi.

-Est-ce que tu as bien aimé les sushi, hier?

Que pouvais-je répondre à cela?

-Moi, rien que d'y penser, ça me creuse l'estomac. Quelle malchance, je n'ai pas de crevettes ici. Faudra trouver autre chose...

Ce n'était déjà plus qu'un monologue à un dénouement que j'imaginai avec terreur tandis que je tentais discrètement de me défaire de mes sangles. Le saké d'hier m'avait considérablement affaibli.

-Qu'est-ce que je pourrais bien manger? Hum... Je vais aller chercher quelque chose à la cuisine.

Elle s'absenta un bref instant (que je mis à profit pour redoubler d'effort) et revint avec plusieurs pots en verre dont je discernais mal le contenu dans la pénombre. Elle en ouvrit un premier et une odeur nauséabonde envahit la pièce. C'est alors que je m'aperçus, le sang glacé, que Keiko tenait le corps démembré d'un chat depuis longtemps putréfié. Je voulais hurler mais aucun son ne sortait de ma bouche salée par les larmes. Deuxième pot: une tête de chien. Troisième pot: un objet non

identifiable... (Une main?)

-Non, j'ai envie de manger de la viande fraîche ce soir...

Keiko s'avança vers moi avec son couteau.

-Assez plaisanté, Keiko. Arrête, je t'en prie!

Ses yeux détaillaient mon torse nu sur lequel elle fit glisser la lame du couteau, y dessinant un trait filiforme. Ma peur était telle que je ne ressentis rien. Mû par une force inconnue, je parvins à me défaire d'une des sangles et de mon poing libre je frappai de toutes mes forces le visage de Keiko qui alla choir plus loin. Le couteau avait glissé à un pas d'elle. Elle tenta de le ressaisir mais mon pied la renversa de nouveau en arrière. Je bondis sur le couteau. J'étais maintenant le maître de la situation. Du moins le croyais-je. Keiko se releva, sans une pensée pour les contusions que je lui avais infligées, et s'avançait vers moi en souriant.

-Reculer ou je te tue!

Elle ne m'entendait pas et c'était moi qui à présent reculais.

-Tu as beau être ma demi-soeur, si je te tue, ce sera en légitime défense.

Elle sauta sur moi en tentant de me griffer les yeux. Je la coupai çà et là avec le couteau mais, ne pouvant me résoudre au geste ultime, je n'avais plus qu'une pensée en tête. Me libérer de sa prise et me sauver. Après plusieurs tentatives, je parvins enfin à m'échapper dans la nuit en laissant derrière moi mon portefeuille et le reste de mes vêtements. Au matin, on frappa à

la porte de ma chambre d'hôtel.

Deux policiers.

-Connaissez-vous Keiko Tamaki?

J'opinai de la tête, terriblement las.

-Elle est morte. Des débardeurs l'ont repêchée ce matin dans la baie... Son corps porte des marques de couteau. Nous sommes obligés de vous conduire au commissariat...

Après un long interrogatoire, on me relâcha. Cela m'embarrasse d'une certaine façon car maintenant il y a toutes ces pensées qu'il me faut employer à quelque chose... Je ne me sens pas encore le courage de rentrer au pays. Je passe la plupart de mes journées le long du port, à contempler l'eau. C'est devenu une telle habitude que mes pensées ont pris une consistance aqueuse.